Jahresbericht

über die

Städtische Realschule I. Ordnung

zu

Crefeld,

durch welchen zu der

Montag den 26. und Dienstag den 27. März d. J.

abzuhaltenden

öffentlichen Prüfung

im Namen des Lehrer-Collegiums

ergebenst einladet

Dr. Ed. Schauenburg,

Director der Realschule.

Schuljahr 1876—77.

Inhalt:

Crefeld, 1877.

Druck von Gustav Kühler.

1877. Progr. Nro. 386.

Paul-Louis Courier.

Étude biographique et littéraire.

Après les belles études d'Armand Carrel[1]) et de Sainte-Beuve[2]) sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier, il peut sembler téméraire de reprendre ce travail et de chercher à le rendre intéressant; cependant, le fait que l'éminent pamphlétaire est peu connu du grand public de l'Allemagne nous a engagé à entreprendre cette tâche. De plus, dans notre époque si agitée, si riche en discussions et en conflits de toute espèce, où les grandes questions politiques et religieuses jouent le premier rôle et excitent l'intérêt des masses, où les idées démocratiques et libérales gagnent de jour en jour plus de terrain, nous avons jugé à propos de retracer à grands traits la figure d'un homme qui, par sa vie et ses écrits, se recommande à nous comme un des plus illustres représentants de cet esprit moderne.

Paul-Louis Courier est un ardent défenseur des idées de 89, un champion du libéralisme, un fils de la révolution qui, à l'époque de la réaction, élève sa voix, prend en main la cause du peuple et la défend en tout et partout, n'ayant pour toutes armes que la vérité. Et cette vérité, il la dit à chacun, à l'église comme au gouvernement, à la noblesse comme à la bourgeoisie, et il la dit d'une manière qui force tout le monde à l'écouter. C'est la vérité toute nue, sans voile aucun, sans artifice, sans déguisement, d'autant plus dure à entendre pour ceux qu'il veut atteindre, qu'elle est mêlée d'une ironie mordante et dite sans ménagement.

Ce qui le rend plus intéressant, c'est que Courier ne se pose point en tribun populaire, ne brigue pas la faveur des masses; mais, s'il prend la parole, c'est que sa nature l'y pousse, c'est que son esprit indépendant et son noble coeur se révoltent contre le système d'oppression et d'exaction qui a marqué le règne des derniers Bourbons.

Une étude sur Courier présente un double intérêt: un intérêt littéraire et un intérêt historique. Comme philologue et savant, il a joui auprès de ses contemporains d'une réputation distinguée, et les travaux qu'il nous a laissés sur Longus, Hérodote, Plutarque et Xénophon lui assurent auprès de la postérité une place bien méritée. Mais, bien que l'étude des lettres l'ait constamment occupé dans tout le cours de sa vie aventureuse, ce n'est qu'un des côtés de sa carrière; il y a bien d'autres traits de cette belle et originale figure qui attirent l'attention et excitent l'admiration. Écrivain consommé, moraliste de premier ordre, aussi ingénieux que profond, mettant ses talents au service de la cause libérale, pamphlétaire hors de ligne, accablant ses adversaires des traits acérés de sa terrible ironie et de sa verve amère, Courier mérite une

---

[1]) Armand Carrel, Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier.

[2]) Sainte-Beuve, Causeries du Lundi.

place à part dans la littérature française. De plus, Courier a assisté à tous les grands événements politiques qui ont marqué le commencement de ce siècle, non point seulement comme simple spectateur, mais comme acteur; il a pris une part très active à toutes les guerres de la république et de l'empire, et à cet égard encore, ses divers écrits, pleins de révélations inattendues, offrent un vif intérêt.

La vie de Courier se partage très nettement en deux parties: avant 1815 et après. Avant 1815, notre héros passe sa vie dans les camps, il est soldat avant tout, complétement indifférent à la politique et aux luttes des partis, toujours le premier à l'assaut, se multipliant partout où il y a du danger, trouvant cependant encore du temps pour fouiller les bibliothèques, déchiffrer les vieux manuscrits, curieux de l'étude, amateur du beau en tout. Mais, déjà à cette époque, nous reconnaissons en lui l'homme indépendant, s'abandonnant à tous les caprices de sa libre vocation, jouissant des beautés de la nature, adorant les anciens, misanthrope par inclination et évitant la société. De retour en France, son rôle a changé; le soldat a fait place au paysan, il n'est plus que Paul-Louis Courier; ancien canonnier à cheval, bûcheron de la forêt de Larçay, vigneron de la Chavonnière, le bonhomme Paul en un mot, rien de plus, rien de moins. Quoique si diverses en elles-mêmes, ces deux périodes s'expliquent l'une par l'autre, et nous n'aurons pas de peine à reconnaître dans l'homme du peuple le Paul-Louis de jadis guerroyant en Calabre, toujours en démêlé avec ses chefs, ne se laissant guider que par son humeur vagabonde et indépendante, et nous verrons que, malgré les différences, il est au fond resté le même jusqu'à sa fin.

Ses lettres, témoignage précieux d'une vie riche en émotions, en travaux et en nobles jouissances, qui ne sont du reste pas la moindre partie de ses écrits, nous seront d'un secours inestimable pour apprécier le Courier de la première époque; sa vie se trouve peinte en entier dans sa correspondance qu'il a retouchée et perfectionnée, il est vrai, quant à la forme et au style, mais dans laquelle les opinions et les sentiments qu'il exprime sont restés intacts. L'autre Courier, l'homme du peuple, le défenseur de la liberté, l'ennemi de la noblesse et du clergé, le brillant écrivain, le mordant satirique, nous apprendrons à le connaître dans ses pamphlets qui ont mis le sceau à sa réputation littéraire.

I.

Paul-Louis Courier naquit à Paris, le 4 janvier 1772. Son père, riche bourgeois, homme d'esprit et lettré, ayant eu maille à partir avec un grand seigneur, fut obligé de quitter la capitale et se retira en Touraine où il se consacra tout entier à l'éducation de son fils. Cette circonstance n'est point insignifiante, car on se figure aisément que les entretiens paternels ne durent pas peu contribuer à allumer en Courier cette haine ardente pour la noblesse et les priviléges, à fortifier en lui cette aversion qu'il a montrée pendant toute sa vie pour l'aristocratie et qu'il exprime sans cesse avec une si âpre et si mordante éloquence, comme aussi à développer ce goût si pur pour l'antiquité qui respire dans tous ses écrits.

Il commença par étudier avec son père les langues anciennes; il s'y adonna avec tout l'enthousiasme de la jeunesse et y puisa ce vif amour des lettres, ce culte du beau sous toutes les formes qui ne l'abandonna jamais et qui eut une influence décisive sur le développement de ses talents. Mais son père, tout en considérant les lettres comme une distraction utile et

agréable, eût voulu qu'elles ne fussent pour lui qu'un soulagement à des travaux plus sérieux. Il le destinait à la carrière des armes et l'envoya à Paris étudier les mathématiques sous la direction d'excellents professeurs. Il sut profiter de leurs leçons, sans montrer cependant cette curiosité, cette activité d'esprit qui sont si nécessaires pour avancer dans les sciences exactes. Il était toujours plus vivement ramené vers les études qui avaient occupé sa première jeunesse et, pour se consoler des mathématiques, il suivait assidûment les cours de grec du Collége de France. Cette prédilection pour les auteurs anciens augmentait avec les années, malgré les efforts qu 'on faisait pour l'en détourner; ses livres grecs ne le quittaient pas, il leur consacrait tout le temps qu'il pouvait dérober aux sciences: „Je ne renonce pas totalement aux poètes grecs et latins, écrit-il à son père; c'est un effort dont ma vertu n'est pas capable. D'un autre côté, moins je me livre à cette étude, plus aussi je le fais avec plaisir toutes les fois qu'il m'est permis de quitter un instant les rochers d'Euclide pour me promener dans des plaines semées de fleurs et entrecoupées de ruisseaux.[1])"

Mais la révolution venait d'éclater, les événements se pressaient, l'heure était arrivée où tout Français allait être appelé à prendre une part active au mouvement général, à défendre le sol national contre l'étranger et la liberté contre les orages extérieurs qui la menaçaient. Courier sacrifia donc ses goûts à son devoir et entra en 1792 à l'école d'artillerie de Châlons, d'où il sortit un an plus tard avec son brevet d'officier.

C'est ici que commence la carrière militaire de Courier, „l'une des plus singulières, dit Carrel, qu'aient vues les longues guerres et les grandes armées de la révolution." En effet, soldat obligé de l'être, et sachant son métier pour l'avoir appris, il prend la guerre en mépris dès qu'il la voit de près et reste toutefois où l'éducation et les événements l'ont placé. Il sert avec distinction, pendant quinze années de sa vie, dans les armées de la république et de l'empire, mais sans ambition, sans enthousiasme et sans récolter beaucoup de gloire. Ce n'est pas qu'il fuie le danger, ni qu'il laisse échapper l'occasion de se distinguer; bien au contraire, il est toujours le premier à l'assaut, se chargeant des missions les plus périlleuses, payant de sa personne lorsque les circonstances l'exigent; mais il remplit son devoir sans admiration, sans chercher à se faire remarquer. Homme de la révolution et de la génération de 89, il en a les idées et il les défendra plus tard de toute la force de son âme et de son talent, mais il lui manque le feu sacré, la soif de la gloire, la ferveur de l'enthousiasme. Pour lui, la passion est ailleurs; son lot de vainqueur, il le trouve à voir les monuments des arts et de la civilisation du peuple vaincu; tout le temps que lui laissent les devoirs de sa vocation, il le consacre à l'étude, à déchiffrer les inscriptions et les manuscrits, à traduire les auteurs grecs, à observer les hommes et la nature, à réfléchir sur les événements qui se précipitent autour de lui. C'est donc avec raison que son biographe émet l'opinion que cette carrière militaire a été unique en son genre.

Après avoir quitté Châlons comme lieutenant d'artillerie, Courier se rend à Thionville où sa compagnie tient garnison. Dans les lettres qu'il écrit de là à sa mère, il fait à peine allusion aux événements militaires, il semble oublier la gravité de la situation et ses propres devoirs pour ne penser qu'à la vie tranquille et douce qu'il menait sous le toit domestique, aux joies de la famille dont il est privé, au „sourire de ses parents" et à ses études. Il demande qu'on lui envoie des livres et ajoute: „Mes livres font ma joie et presque ma seule société;

---

[1]) Lettre à son père; Paris, 29 sept. 1791.

je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. A la vérité, je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire, qui exige bien plus de lectures, mais je gagnerai autre chose qui vaut autant selon moi.“[1]) En effet, le goût de Courier pour l'histoire a toujours été peu prononcé, il en viendra même à nier l'histoire et son utilité, quand il croira vu avoir la grande histoire de près et les héros à l'oeuvre; il la lit, non pour le fond des événements, mais plutôt pour les ornements dont l'ont parée les grands écrivains de l'antiquité. Peu de lecture et beaucoup d'étude, c'est là un des côtés distinctifs de son talent; ses connaissances historiques manquent d'étendue, mais sont solides; il approfondit l'objet de ses études et revêt ensuite ses propres idées d'une forme exquise et attrayante.

En 1793, Courier arrive à l'armée du Rhin et prend part au siége de Mayence. Ce fut alors que, pour la première fois, il vit la guerre, qu'il apprit à coucher au bivouac, à supporter la misère, les privations, les travaux, les épreuves de tout genre que les armées républicaines eurent à subir dans cette rude campagne. „J'y pensai geler, écrit-il plus tard, jamais je ne fus si près d'une cristallisation complète.“[2]) Mais soudain, à la nouvelle de la mort de son père, il part sans congé, sans prévenir personne, et court en Touraine consoler sa mère malade et désespérée. A son passage à Paris, il eut cependant soin de solliciter ses amis de s'employer pour lui auprès du gouvernement pour faire oublier sa peccadille. Ceux-ci s'y prirent si bien qu'ils réussirent, non sans peine, à lui faire tout pardonner. Cependant, on peut considérer comme une disgrâce l'obscure mission dans le midi dont il fut chargé à un moment où l'armée d'Italie étonnait le monde par ses succès et voyait sortir de ses rangs une foule de héros. Dès son arrivée en France, il avait repris ses études favorites et s'occupait à traduire la harangue de Cicéron *pro Ligario*. Il passa près de deux ans tantôt à Alby, tantôt à Toulouse partageant son temps entre ses lectures et le monde. C'est le moment où éclatait la réaction bruyante contre le régime de fer de la Terreur; les esprits, longtemps contenus et réduits à l'impuissance, se détendaient soudainement. Ce n'étaient que fêtes, bals, festins, divertissements de toute espèce. Chacun se reprenait à la vie, voulait savourer toutes les jouissances dont on s'était cru privé pour toujours, goûter les plaisirs dont on avait été sevré depuis si longtemps, s'amuser et se divertir. Courier, lui aussi, fut entraîné par le courant; il s'enivra de la même joie qui réchauffait tous les coeurs, se jeta à corps perdu dans le tourbillon et se sentit comme les autres renaître à la vie et à l'espérance. Son entrain, sa gaieté, sa verve comique lui gagnèrent la sympathie de son entourage et le firent rechercher dans tous les salons, en même temps que sa réputation naissante attirait auprès de lui les hommes cultivés et instruits. Ce fut une brillante période dans laquelle Courier nous apparaît sous un jour tout nouveau. A ce moment, il a 23 ans, il est insouciant, d'un naturel gai et affable, ami du monde et de la société, sans tristesse et sans raillerie, il aime la liberté et l'indépendance, il n'est point du tout misanthrope et caustique, et rien ne fait pressentir en lui le fougueux pamphlétaire que nous allons apprendre à connaître. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il aura acquis l'expérience des hommes et des choses, que son caractère s'assombrira, que se révéleront en lui ce dédain et ce

---

1) Lettre à son père, 10 sept. 1793.

2) A Mme la princesse de Salm-Dyk; Tivoli, 1er oct. 1810.

mépris pour tout ce que les hommes estiment et recherchent, que sa parole revêtira cette teinte d'amertume et d'ironie qui se retrouve dans tous ses écrits.

Pendant que Courier travaillait et s'amusait à Toulouse, Bonaparte avait conquis l'Italie et en avait chassé l'Autrichien. Mais bientôt la guerre éclate de nouveau. C'est alors (en 1798) que Courier fut appelé dans le pays qu'il a depuis préféré à tous les autres. Il part avec un joyeux enthousiasme pour l'Italie, cette terre promise que son imagination lui représentait sous les aspects les plus riants et qu'il avait toujours désirée. Mais à peine eut-il passé les Alpes, qu'il fut saisi d'indignation à la vue de la réalité. Au lieu de cette terre sacrée qu'il voyait dans ses rêves brillant de toutes les splendeurs de la nature et de tout l'éclat des arts, il ne trouve qu'oppression, bassesse et misère, il verse des larmes à la vue de cette société italienne avilie par la peur, rampant lâchement aux pieds du vainqueur, baisant la main qui la frappe et s'épuisant en démonstrations républicaines; son noble coeur se révolte contre les exactions et les cruautés commises par les armées victorieuses et dans un accès de douleur profonde il s'écrie: „Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent; car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Je ne sais d'expressions assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines . . . . Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple. La colonne Trajane est cependant à peu près telle que vous l'avez vue et nos curieux, qui n'estiment que ce qu'on peut emporter et vendre, n'y font heureusement aucune attention. Il n'en est pas de même des sculptures de la villa Borghèse et de la villa Pamphili qui présentent de tous côtés des figures semblables au Deiphobus de Virgile. Je pleure encore un joli Hermès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérobant les armes d'Hercule, morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base sur laquelle j'ai écrit avec un crayon: *Lugete, o Veneres Cupidinesque,* et les morceaux dispersés qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle. Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Oresti, au musée Clémentin, au Capitole est emporté, pillé, perdu ou vendu. Des soldats qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican ont détruit, entre autres raretés, le fameux Térence du Bembo pour avoir quelques dorures dont il était couvert. Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède et l'Hermaphrodite, *immane nefas,* a un pied brisé"[1])

Telle est cette gracieuse peinture que Sainte-Beuve compare à un bas-relief antique; elle n'est point isolée; au contraire, nous trouvons dans ces premières lettres d'Italie beaucoup de passages de ce genre qui sont l'expression touchante et gracieuse de ce qu'éprouvait dans un coin de l'Italie un jeune officier, amateur exquis de l'antiquité, savant inconnu, écrivain déjà parfait. Ces lettres, d'un goût irréprochable, écrites sans affectation, sans pédanterie, ont déjà toute la verve et l'originalité qu'on retrouve dans les plus célèbres écrits de l'âge mûr de Courier; chacune d'elles est un petit chef-d'oeuvre d'élégance et de pureté de langage où l'artiste et l'homme prennent tour à tour la parole, soit pour nous décrire le pays admirable, les ruines et

[1]) Lettre à M. Chlewaski; Rome, 8 janv. 1799.

les tombeaux, soit pour censurer énergiquement le zèle aveugle et l'esprit de destruction des armées républicaines.

Du reste le triomphe de celles-ci fut court; peu de mois après, elles furent forcées d'évacuer l'Italie. Courier se hâta de rentrer en France et obtint un congé qui lui permit de passer quelque temps à la campagne et d'y rétablir sa santé compromise. Les deux années qui s'écoulèrent jusqu'à son retour en Italie furent remplies par des études d'antiquités et des travaux de philologie; il traduisit les *Philippiques* de Cicéron, termina son *Éloge d'Hélène* d'après Isocrate et entreprit diverses compositions qui n'ont été achevées qu'en partie.

Pendant ce temps, le Consulat avait succédé au Directoire, la guerre avait recommencé et l'Italie était redevenue française. En 1802, Courier dut partir sans délai et reprendre comme chef d'escadron le commandement d'un régiment d'artillerie à cheval. A peine arrivé, il fut surpris par un nouveau changement qui s'opérait dans le gouvernement de la France: la nation venait de recevoir un maître, Bonaparte était devenu Napoléon. Dans une lettre demeurée célèbre, Courier nous raconte lui-même comment les choses se passèrent à Plaisance et de quelle manière on fait un empereur. Voici l'histoire: „Ce matin, le colonel d'Anthouard nous rassemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? comme on dit rôti ou bouilli potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. — Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand un jeune lieutenant se lève et dit: S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel, voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas. — A la bonne heure. Nouveau silence; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*..... que veux-tu, j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard.“ Quoi qu'il en dise, Courier avait cependant son opinion à lui, car il termine par ces réflexions tristes et fières tout à la fois: „Que signifie, dis-moi, un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté? Être Bonaparte et se faire Sire! il aspire à descendre. Mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune..... Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.“[1])

Ainsi la naissance de l'Empire laisse Courier froid, insouciant en apparence, l'élévation de Bonaparte n'est pour lui qu'un égarement de vanité digne de compassion. Plus tard encore, dans les lettres qu'il écrit d'Italie jusqu'en 1809, il accable de ses traits satiriques ces généraux métamorphosés en souverains, ces brillants états-majors devenus de petites cours; il n'a qu'un superbe dédain, une déférence ironique pour toutes les pompes et les gloires officielles qui

---

[1]) A M. N. Plaisance, mai 1804.

éblouissent la foule. C'est ce qui explique pourquoi on lui a souvent reproché d'avoir jugé les événements avec une prévention trop marquée, de ne les avoir vus que par leur côté ridicule, d'avoir été insensible à la véritable grandeur de cette époque. Ces reproches nous semblent fondés; Courier n'a vu de la guerre que le côté désastreux; il n'a été frappé que par les excès, les désordres, les bassesses de cette époque; le côté héroïque, comme le côté social, lui avait échappé, dit avec raison Sainte-Beuve. Il a pour excuse d'avoir été contemporain de ces mêmes événements, de les avoir vus de trop près, d'avoir été par conséquent mal placé pour pouvoir porter un jugement impartial. La postérité, placée à distance, est mieux à même d'embrasser cette époque dans son vaste ensemble, qui est digne d'admiration et sera toujours de loin un grand spectacle.

Courier resta en Italie jusqu'en 1809. A plusieurs reprises, il manifeste le désir de quitter l'armée, de déposer son harnais, comme il l'appelle; cependant ce n'est qu'à regret qu'il s'y résoudrait, son goût pour les arts le retient. „Quant à mon *vil métier*, je ne sais ce que vous pensez là-dessus, et moi-même je suis de votre sentiment. Ne voulant ni vieillir dans les honneurs obscurs de quelque légion, ni faire une fortune, il faut laisser cela. Sans doute, c'est mon dessein. Mais je suis bien ici où j'ai tout à souhait: un pays admirable, l'antique, la nature les tombeaux, les ruines, la Grande Grèce. Que de choses! Et ne croyez pas que je perde mon temps; ici j'étudie mieux que je n'ai jamais fait, et du matin au soir, à la manière d'Homère qui n'avait point de livres. Il étudiait les hommes; on ne les voit nulle part comme ici.“[1])

Toutes ses lettres de cette époque sont charmantes d'esprit, pleines de grâce et de bonne humeur. Il nous entretient de ses études, nous décrit en traits ineffaçables le pays, sa vie journalière, les divers épisodes de cette longue insurrection de la Calabre à laquelle il assiste. Nous ne craignons pas de multiplier les citations; car, dans ces lettres, Courier se montre à nous sous son vrai jour. A la faveur de son harnais, il parcourt en tous sens cette patrie des arts et des lettres, ressuscite chacun de ses souvenirs éteints, fouille ses bibliothèques et déchiffre en courant les vieux bouquins ou les inscriptions effacées. Toutes ces jouissances ne s'obtiennent cependant pas sans quelques dangers et sans beaucoup de fatigues. Ici une embuscade, là une bataille, partout la ruse, la trahison, le pillage, les massacres, la guerre d'escarmouches et de guérillas. „Car, dit Courier, ce peuple est impertinent; des coquins de paysans s'attaquent aux vainqueurs de l'Europe. Quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. On fait peu attention à cela; tant pis pour qui se laisse prendre.[2])“ Il se fait un plaisir de nous raconter ses faits et gestes, même les plus insignifiants; il y met tant d'art, de naïveté, de fraîcheur et de bonne humeur que chacune de ses descriptions est un modèle de style et qu'aujourd'hui encore elles n'ont rien perdu de leur intérêt. „Figurez-vous, mes chers amis, qui avez là-bas toutes vos aises, bonne chère, bon gîte et le reste, figurez-vous, un pauvre diable non pas mouillé, mais imbibé, pénétré, percé jusqu'aux os par douze heures de pluie continuelle, une éponge qui ne séchera de huit jours, à cheval dès le grand matin, à jeûn ou peu s'en faut au coucher du soleil: c'est le triste auteur de ces lignes qui vous toucheront, si quelque pitié habite dans vos coeurs .... Voulez-vous une esquisse des scènes qui se passent par ici? Figurez-

---

[1]) A M. Danse de Villoison. Barletta, 8 mars 1805.
[2]) A Mme X. Reggio, 15 avr. 1806.

vous sur le penchant de quelque colline, le long de ces roches couronnées de myrte et d'aloës, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre. On marche à l'aventure, on n'a souci de rien. Prendre des précautions, se garder, à quoi bon? Au pied de la hauteur coule un torrent rapide qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée; partie de la file est déjà dans l'eau, partie en deçà, au delà. Tout à coup se lèvent de différents côtés mille tant paysans que bandits, forçats déchaînés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs; ils font feu sur les nôtres avant d'être vus; les officiers tombent les premiers; les plus heureux meurent sur la place; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux. Cependant le général, colonel en chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir la plupart du temps si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins; il y envoie un aide-de-camp avec 500 hommes. On pille, on égorge et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre."[1]) Un jour, Courier assiste à une délibération où il s'agissait de savoir s'il serait pendu, brûlé ou fusillé. Il fut admis à opiner. Son courage, son sang-froid, sa parfaite connaissance de la langue et du pays le tiraient toujours d'affaire. En revanche, s'il a le compte de ses membres, il lui arrive souvent d'être dépouillé, chose dont il se tourmente peu. Une fois, cependant, son stoïcisme se démentit, il avait perdu son bréviaire: „J'avais sauvé du pillage de mes pauvres nippes ce que j'appelais mon bréviaire, C'était une Iliade de l'imprimerie royale que je portais partout; mais l'autre jour, je ne sais pourquoi, je le confiai à un soldat qui me conduisait un cheval en main. Ce soldat fut tué et dépouillé. Que vous dirai-je? J'ai perdu huit chevaux, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent; je ne regrette que mon Homère et pour le ravoir je donnerais la seule chemise qui me reste. C'était ma société, mon unique entretien dans les haltes et les veillées. Mes camarades en rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes pour voir la mine qu'ils feraient."[2]) Heureusement le général autrichien, ne sachant que faire d'un pareil butin, lui renvoya son Homère avec une lettre fort aimable.

Artiste dans l'âme, il jouit des beautés de la nature, de cette Italie voluptueuse, de son beau ciel, de son air embaumé. „Quant à la beauté du pays, je ne sais comment vous en donner une idée, cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas des bois d'orangers ni des haies de citronniers, mais tant d'autres arbres et de plantes étrangères que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers partout couronnés de myrte et d'aloës et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants; mais les buffles en tiennent lieu et figurent fort bien parmi les végétaux africains avec le teint des habitants qui n'est pas non plus de notre monde. Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé ceci l'Inde de l'Italie."[3])

C'est ainsi que, du fond de la Calabre, près de Tarente, en face de la Sicile qu'il convoite et qu'il voit de l'autre côté du canal, il nous communique ses impressions dans un style toujours parfait, plein de verve et d'entrain, qu'il fait passer sous nos yeux toute une série de tableaux brillants de pureté et de lumière. Peu de matière et beaucoup d'art, dit Sainte-

---

[1]) A M** Morano, mars 1806.

[2]) A M. de Ste-Croix. Mileto, 12 sept. 1806.

[3]) A Mme X. Reggio, 15 avr. 1806.

Beuve, c'est là toute la devise et le secret du talent de Courier. L'art, la nature, le beau, sous la forme classique et antique, voilà à quoi il excelle. Il est devenu lui-même Italien; après la langue grecque, il ne trouve rien à comparer aux idiomes si riches et si suaves des diverses contrées de l'Italie, à cette langue „composée des plus beaux sons que j'aie jamais entendu articuler.“ Il vit dans ces lieux, il s'y oublie et dès qu'il aura laissé son *vil métier*, il retournera y vivre et y passer quelques années de sécurité et de loisir.

Courier semble donc être heureux, n'avoir rien à regretter, rien à souhaiter, n'avoir de pensée que pour l'art et la nature. Cependant quelquefois, rarement il est vrai, on sent vibrer chez lui la colère et l'indignation; à ce sourire gracieux et spirituel succède parfois je ne sais quoi de triste et d'amer qui montre assez que cette insouciance n'est qu'apparente et que son âme faite pour la liberté a été froissée dans ses aspirations les plus chères. Les bassesses dont il est témoin, le sot orgueil de tant d'hommes qui l'entourent, la vanité de la cour, l'ambition de tous lui arrachent des exclamations de mépris et révèlent déjà au fond de cette gaieté la présence de ce fiel qu'il répandra plus tard sans ménagement. „C'est vraiment une plaisante chose à voir que cette cour, et comme tout cela se guinde peu à peu .... D'où vient que, quelque part qu'on s'arrête, en Calabre ou ailleurs, tout le monde se met à faire la révérence et voilà une cour? C'est instinct de nature. Nous naissons valetaille. Les hommes sont vils et lâches, insolents, quelques-uns par la bassesse de tous, abhorrant la justice, le droit, l'égalité; chacun veut être non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient. L'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait monseigneur, et ces deux unis forceraient le troisième à travailler pour eux. Car c'est là le point.“[1]) Mais ce n'est pas là le ton ordinaire de Courier; chez lui, l'indignation tourne vite à l'ironie; il représente, a dit un critique, ce républicanisme militaire qui fermentait encore çà et là dans les rangs de l'armée impériale; sacre napoléonien, institution de la croix d'honneur, titres nobiliaires, dignités, chaque chose enfin qui s'éloigne de la Révolution et se rapproche de la Monarchie excite son fiel et sa colère. Il a sa manière à lui d'exprimer sa désapprobation et il ne se fait que mieux comprendre. Sa verve caustique ne lui fait jamais défaut et d'un coup d'amère satire il flagelle les vices des institutions nouvelles. „Vous me demandez ce que nous faisons. Peu de choses ici: nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Méot vous le dira. Le fameux traiteur Méot est cuisinier du roi qui s'amuse souvent à causer avec lui; le seul homme, dit-on, pour qui Sa Majesté ait quelque considération. — Méot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille, tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes fieux; il n'est pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur. — Sire, c'est ma dynastie, lui répondit Méot.“[2])

On le voit, les graves événements qui s'accomplissent autour de Courier et se succèdent avec une rapidité inouie sont loin de le laisser froid et insensible; il a son opinion à leur sujet; mais trop clairvoyant pour ne pas comprendre l'impuissance et l'inutilité de ses efforts, il préfère s'envelopper dans un dédaigneux silence et, s'il se décide à en sortir, alors encore il se tient sur la réserve, s'observe et semble faire effort pour se contenir; ce n'est que par intervalles que son émotion se trahit, d'autant plus éloquente et saisissante qu'elle est exprimée avec ironie et mépris.

---

[1]) A M**. Crotone, 25 juin 1806.
[2]) A Mme Pigalle. Mileto, 25 oct. 1806.

Courier, qui ne sut jamais se plier à la discipline militaire, fut souvent en différend avec ses chefs; cette circonstance, ainsi que son désir de sortir de l'oisiveté presque complète dans laquelle il se trouve alors en Italie et dont il a perdu l'habitude le pousse à demander un emploi en Espagne ou dans la grande armée. En attendant la réponse qui n'arriva jamais, il traduisait les livres de Xénophon sur *le Commandement de la cavalerie* et sur *l'Équitation*. Enfin vu le mauvais état de sa santé et le plus mauvais état de ses affaires en France, il demande un congé. On le lui refuse. Il donne sa démission. Il arrive à Paris au moment où la guerre va recommencer avec plus d'intensité. Tout le pays était agité par les immenses préparatifs qui se faisaient; Bonaparte revenait d'Espagne et courait en toute hâte vers le Danube. L'enthousiasme était à son comble. Courier ne peut résister; il a, lui aussi, son moment d'ambition, il veut faire cette campagne de 1809, se distinguer sous les yeux de l'empereur, voir à l'oeuvre le grand capitaine et la grande armée. Mais après une démission, chose que Napoléon ne pardonnait pas, il n'était pas facile de rentrer; il lui fallut donc partir furtivement et sans fonctions, sans qualités bien décidées, se glisser dans l'état-major d'un général d'artillerie. Il arrive juste à temps pour assister à la bataille de Wagram et reste pendant 48 heures enfermé dans la célèbre île de Lobau, jonchée de morts et de mourants. Le spectacle qu'il eut sous les yeux l'eut bien vite dégoûté; il ne comprit rien et ne sut que faire dans l'immense destruction qui l'entourait. Aussi la faim, la fatigue, l'horreur eurent-elles bientôt triomphé de l'illusion qui l'avait amené. Accablé d'épuisement, il tomba au pied d'un arbre et ne reprit connaissance qu'à Vienne dans une ambulance où on l'avait fait transporter. „A la vérité, dit Carrel, on pouvait tomber mieux qu'à Essling et Wagram pour saisir et voir en quelque sorte opérer le génie militaire de Napoléon.“ A peine rétabli, il quitte Vienne comme il avait quitté Paris, et sans autorisation, sans ordre, suivant sa vieille habitude, il se rendit en Suisse pour s'y reposer de ses fatigues et y oublier les épouvantables impressions qu'il avait été chercher à la grande armée.

Le voilà désormais libre, dégoûté à tout jamais de la gloire militaire, s'abandonnant au caprice de son imagination et jouissant des beautés de la nature: „Je fais sur mon lac de Lucerne des navigations infinies. Ses bords n'ont pas un rocher où je n'aie grimpé pour chercher quelque point de vue, pas un écho que je n'aie fait jaser mille fois, c'est ma seule conversation et le lac mon unique promenade.“[1]) Et plus loin: „Je ne suis plus soldat, Dieu merci; je suis ermite au bord du lac, au pied du Rigi. Je ne vois que bergers et troupeaux, je n'entends que les chalumeaux et le murmure des fontaines et, dans l'innocence de ma vie, je ne regrette rien de cette Babylone que vous habitez (Paris).“[2]) Il n'a pas d'expressions assez vives pour nous dépeindre le bonheur qu'il ressent d'avoir enfin quitté son harnais, sans cependant regretter le temps qu'il a passé à l'armée et dont il a su tirer profit. „J'ai enfin quitté mon vil métier; un peu tard, c'est mon regret. Je n'y ai pas pourtant perdu tout mon temps. J'ai vu des choses dont les livres parlent à tort et à travers. Plutarque à présent me fait crever de rire; je ne crois plus aux grands hommes.“[3]) Il se félicite même d'avoir été à Vienne, quoique ce fût folie. „Mais cette folie m'a bien tourné. J'ai vu de près *l'orideau et les mamamouchis*, cela en valait la peine et je ne les ai vus que le temps qu'il fallait pour m'en divertir et savoir ce que c'est.“ Et qu'est-ce donc

---

[1]) A Mme Thomassin. Lucerne, 12 oct. 1809.

[2]) A M. Clavier. Lucerne, 10 août 1809.

[3]) A M. de Sarcy. Rome, 3 oct. 1810.

que l'oripeau et les mamamouchis? Pas autre chose que cette foule de rois, de princes et de princesses prosternés devant le vainqueur de Wagram et accourus pour rehausser par leur présence l'éclat du mariage impérial. Voilà tout l'effet produit sur Courier par les pompes de la cour et les splendeurs de la victoire.

Plus nous avançons, plus nous sommes frappés du changement qui s'est opéré dans le caractère de Courier; l'ironie mordante mêlée d'amertume qu'il était à peine possible de soupçonner dans ses premières lettres lui est devenue habituelle; l'expérience des hommes et des choses l'a mûri, il n'a plus qu'un profond dédain et un souverain mépris pour tout ce qui l'entoure; les grandeurs de ce monde le laissent froid et insensible, la gloire n'est pour lui qu'un vain mot. Aussi ne s'étonnera-t-on plus de rencontrer dans sa correspondance quantité d'aphorismes littéraires, de blasphèmes même contre les hommes et l'histoire qu'il n'a vue que du fond de la Calabre et dans les plaines sanglantes de Wagram. Il nous l'a déjà dit, Plutarque le fait crever de rire, il ne croit plus aux grands hommes. Autre part il en a été jusqu'à nier absolument qu'il y eût un art de la guerre. Ailleurs encore il s'exprime en termes non moins significatifs; écoutons le parler lui-même: „Je corrige un Plutarque qu'on imprime à Paris. C'est un plaisant écrivain, et bien peu connu de ceux qui ne le lisent pas en sa langue. Son mérite est tout dans le style; il se moque des faits et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût.“[1]) Alexandre le Grand n'est pas même capable d'exciter en lui une ombre d'admiration; il doute de lui, comme il doute d'Annibal, de Frédéric le Grand, de Napoléon: „Ne me vantez pas votre héros, il dut sa gloire au siècle dans lequel il parut. Sans cela, qu'avait-il de plus que les Gengis-Kan, les Tamerlan? Bon soldat, bon capitaine; mais ces vertus sont communes. Quant à lui, il ne fit rien qui ne se fût fait sans lui. Bien avant qu'il fût né, il était décidé que la Grèce prendrait l'Asie. Surtout gardez-vous de le comparer à César, qui était autre chose qu'un donneur de batailles. Le vôtre ne fonda rien. Il ravageait toujours et s'il n'était pas mort, il ravagerait encore. Fortune lui livra le monde; qu'en sut-il faire?“[2])

De la Suisse où il avait passé plusieurs semaines, Courier se rendit à Florence où l'attendaient d'autres préoccupations. En fouillant dans la bibliothèque Laurentine, il eut le bonheur de mettre la main sur un manuscrit grec du célèbre roman de Longus, *les Amours de Daphnis et Chloé*. Ce manuscrit, qui avait été vainement exploré par d'autres mains, renfermait un passage inédit qui manquait dans toutes les éditions publiées jusqu'alors. Courier se mit aussitôt à copier ce précieux passage; mais, dans son zèle, il posa par mégarde sur le manuscrit une feuille de papier couverte d'encre en-dessous et tacha l'exemplaire. L'histoire fit grand bruit; les bibliothécaires dénoncèrent Courier comme ayant à dessein anéanti l'original pour trafiquer de la copie et empêcher qu'on ne vérifiât la découverte qu'il s'attribuait. On parlait de ce pâté à Florence, comme à Rome et à Paris. Courier répondit à toutes ces accusations par une *Lettre à M. Renouard*, libraire qui se trouvait à Florence lors de la découverte. C'est à vrai dire son premier pamphlet et „chacun put voir, dit Sainte-Beuve, combien cette bouche qui savait si bien

---

1) A M. Thomassin. Lucerne, 25 août 1809.
2) A M. de Sainte-Croix.

rire savait mordre aussi" L'effet produit fut immense; on vit dans cette brochure la révélation d'un talent dont personne jusque là n'avait soupçonné la terrible puissance. Le bibliothécaire Furia en fut pour ses frais; il en sortit raillé, bafoué et se le tint pour dit. Laissons Courier parler et nous raconter lui-même l'incident principal de cette affaire. „Il est fâcheux pour vous, monsieur, écrit-il à Renouard, de n'avoir pas été témoin de l'effet que produisit sur lui (Furia) la première vue de cette lacune dans le livre imprimé et du morceau inédit qui la remplissait dans le manuscrit. Sa surprise fut extrême et, quand il eut reconnu que ce morceau n'était pas seulement de quelques lignes, mais de plusieurs pages, il me fit pitié. D'abord il demeura stupide, puis il devint furieux et si des regards il eût pu mordre, j'aurais mal passé mon temps. Dès lors, le seigneur Furia se crut un homme déshonoré, mais il ne se tua point, comme fit Vatel en apprenant que le rôt manquait au souper de son maître. Il conçut bientôt l'espérance de rétablir un peu sa réputation aux dépens de la mienne, car ce fut, je crois, le surlendemain que je fis au manuscrit cette tache dont il me sait dans son âme si bon gré, quoiqu'il s'en plaigne si haut." Courier cite ensuite les paroles éloquentes et pathétiques de Furia décrivant l'affreux événement: „A un si horrible spectacle, (il parle de ce pâté que je fis sur son bouquin) mon sang se glaça dans mes veines, et durant plusieurs instants, voulant crier, voulant parler, ma voix s'arrêta dans mon gosier; un frisson glacé s'empara de tous mes membres stupides." Puis il reprend: „Voyez-vous, monsieur, ce pâté, c'est pour lui la tête de Méduse. Le voilà stupide; il l'assure et c'est la seule assertion qui soit prouvée par son livre. Mais il y a dans cet aveu autant de malice que d'ingénuité, car il veut faire croire que c'est moi qui l'ai rendu tel au grand détriment de la littérature. Moi, je soutiens que, longtemps avant que d'avoir vu cette affreuse tache dont le souvenir le remplit d'horreur et d'indignation, il était déjà stupide ou certes bien peu s'en fallait, puisqu'il a tenu, feuilleté, examiné, décrit et noté par le menu chaque page de ce petit volume, sans se douter seulement de ce qu'il contenait. Ailleurs M. Furia représente Florence désolée, toute la ville en pleurs, les citoyens consternés; pour lui, dans ce deuil public, quand tout le monde pleurait, vous imaginez bien qu'il ne s'épargnait pas. Depuis que sa voix s'était arrêtée dans son gosier, il ne disait mot et sans doute il n'en pensait davantage, car il était devenu stupide. Mais la nuit, dans ses songes, cette image cruelle s'offrait constamment à ses yeux."

Mais, si par la publication de sa brochure, Courier avait réussi à jeter le ridicule sur le terrible Furia et à le réduire au silence, il avait d'un autre côté mis en éveil l'attention du gouvernement. On sut alors que l'homme de la tache d'encre était précisement le chef d'escadron qu'on réclamait à l'armée depuis Wagram. La position devenait embarrassante: „J'ai deux ministres à mes trousses, écrit-il; l'un veut me faire fusiller comme déserteur, l'autre veut que je sois pendu pour avoir volé du grec. Je réponds au premier: Monseigneur, je ne suis point soldat ni, par conséquent, déserteur. Au second: Monseigneur, je me f... du grec, et je n'en vole point. Mais ils me répliquent, l'un: Vous êtes soldat, car vous vous enivrâtes, il y a un an, dans l'île de Lobau, avec d'autres garnements qui vous appelaient camarade; ainsi vous serez fusillé. L'autre: Vous serez pendu, car vous avez sali une page de grec pour faire pièce à quelques pédants qui ne savent ni le grec ni aucune langue. Là-dessus, je me lamente et je dis: Serai-je donc fusillé pour avoir bu un coup à la santé de l'empereur? Faudra-t-il donc que je sois pendu pour un pâté d'encre." Il finit pourtant par s'en tirer, mais à la condition de se taire. C'est ce qu'il fit, car dès lors il ne fit plus qu'étudier et voyager. Il se proposait de visiter la Grèce et voulait avant de mourir „voir la lanterne de Diogène, boire de l'eau d'Ilissus ou

rapporter le miroir d'Aspasie, mais diverses circonstances l'empêchèrent de mettre son projet à exécution et le forcèrent de rester en Italie où il passa les dernières années de l'Empire.

Quant à sa traduction des pastorales de Longus, elle fonda sa réputation de philologue et d'écrivain. Tout en corrigeant la version d'Amyot dont il imita avec habileté le vieux style et les grâces naïves, il compléta la traduction qui supplée avantageusement l'original sans rien lui dérober. De plus, il popularisa et nationalisa l'ouvrage en français et s'en appropria le style qu'il appliqua plus tard à d'autres traductions et même à des sujets tout modernes.

Nous avons suivi Courier jusqu'en 1815. Durant cette première période de sa vie son caractère, sans s'être profondément altéré, a revêtu une certaine teinte de mélancolie et de misanthropie; le mépris des hommes perce de plus en plus dans tout ce qu'il écrit. Lui, que nous avons connu à Toulouse si gai, si aimable dans la société, qui était recherché de chacun par son esprit et son entrain, s'ennuie à mourir dans les salons qu'il hait autant que les antichambres. Mais, malgré tout, il n'a point encore perdu sa bonne humeur; à part quelques sombres nuages et quelques éclairs d'indignation, sa physionomie est restée joviale et souriante, et c'est à peine s'il nous est possible de soupçonner le feu qui fermente en lui. Deux passions se sont jusqu'à présent partagé son coeur et sa vie: la passion des lettres et des arts, et celle de l'indépendance et de la liberté; toutes deux, sans jamais se refroidir, s'uniront dans la suite à d'autres éléments, et sa physionomie, toujours malicieuse et agréable, mais encore indécise, se précisera et s'accentuera pour nous donner enfin toute la mesure de l'homme et de l'écrivain.

S'il est possible de regretter le changement qui s'est opéré dans le caractère de Courier, on doit par contre admirer le développement graduel de ses talents. Le rôle de Courier comme écrivain politique n'a pas encore commencé; cependant son nom a déjà un certain retentissement dans le monde lettré; ses traductions et ses autres écrits philologiques ont attiré sur lui l'attention des savants et ont révélé le profond connaisseur de l'antiquité. Mais ce sont surtout ses lettres qui nous permettent d'apprécier le chemin qu'il a parcouru; à elles seules, elles suffiraient pour mériter à leur auteur une place distinguée dans la littérature. Dans de petits sujets il imite les anciens sans fatigue et avec un art adorable; il fait passer sous nos yeux une série de scènes parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, nous raconte mille bagatelles travaillées comme une ode d'Horace et leur donne un poli de style qui rappelle l'éclat du marbre de Paros, ainsi que s'exprime Sainte-Beuve qui est bon juge en pareille matière. Jusque dans les moindres détails on voit percer son goût si fin, si vif, si pénétrant, sans aucune ombre de recherche et d'apprêt; ce sont d'aimables causeries d'une délicatesse exquise et d'une grâce parfaite, pétillante d'esprit et de bonne humeur.

Tel est Courier à la chute de l'Empire, tel nous le retrouverons sous la Restauration.

II.

En 1815, Courier est de retour en France; un changement profond va s'accomplir dans sa destinée. Jusqu'ici nous n'avons eu affaire qu'au soldat aussi brave qu'insouciant, plus préoccupé d'antiquités et de travaux littéraires que de gloire militaire. En fait de politique, son rôle a été complétement passif; quoiqu'il nous ait fait soupçonner çi et là ses principes républicains, que nous ayons pu deviner cette âme altérée de liberté, il s'est pourtant tenu à l'écart, il n'a jusqu'à ce moment pris parti pour personne, et si parfois il a émis ses vues sur le gouvernement

et ses institutions, ce n'est qu'en passant qu'il l'a fait et comme par hasard. Ses travaux l'ont fait apprécier du monde savant, sa correspondance a fait entrevoir un écrivain spirituel de bon goût et d'un style parfait, mais le grand public ignore encore son talent et son nom. Dès lors, tout change de face; son heure de pamphlétaire a sonné. Dans cette seconde partie de sa vie, plus d'hésitation, plus de tâtonnements, plus d'indécision; Courier est désormais en pleine possession de lui-même, il se révèle à nous dans toute la grandeur de son talent, il a trouvé un but clair et précis, une route bien marquée à parcourir, un rôle à jouer dans les événements qui vont se succéder.

Nous le retrouvons marié et propriétaire, établi dans ces beaux cantons de la Touraine où s'est écoulée son enfance, cultivant paisiblement ses champs et bien décidé à rester paysan. Le ci-devant cannonier à cheval est devenu le vigneron de la Chavonnière, le bonhomme Paul pour tout potage. C'est là toute son ambition. Cependant il n'y a pas à s'y tromper; s'il est paysan, c'est qu'il veut bien l'être et passer pour tel, ce qui lui aidera à jouer son rôle; sous cette apparente naïveté, cette simple bonhomie, se cache le vrai Courier impatient de prendre la parole et n'attendant qu'une occasion favorable pour élever la voix et dire au public son avis sur les affaires. Il va nous expliquer lui-même ce qui l'engage à rompre le silence et quelles circonstances ont amené ce changement d'attitude: „J'ai cru bonnement à la Charte, j'ai donné dans la Charte en plein; je le confesse à ma très grande honte, et pourtant de plus fins y ont été pris comme moi. De ma vie, sans la Charte je n'eusse imaginé de parler au public de ce qui l'intéresse. Robespierre, Barras et le grand Napoléon, depuis plus de vingt ans, m'avaient appris à me taire, Bonaparte surtout; ce héros ne trompait pas. Il ne nous baillait pas le lièvre par l'oreille, jamais il ne nous leurra de la liberté de la presse ni d'aucune liberté. Un peu Turc à sa manière, il mettait au bague ce bon peuple, mais sans l'abuser le moins du monde, et ne nous cacha point sa royale pensée qui fut toujours d'avoir en propre nos corps et nos biens seulement. Des âmes, il en faisait peu de cas; ce n'est que depuis lui qu'on a compté les âmes. Voulant parler tout seul, il imposa silence à nous premièrement, puis à l'Europe entière, et le monde se tut; personne ne souffla, homme ne s'en plaignit, ayant cela de commode qu'avec lui on savait du moins à quoi s'en tenir. J'aime cette façon et j'ai tâté de l'autre. La Charte vint; on me dit: Parlez, vous êtes libre, écrivez, imprimez; la liberté de la presse et toutes les libertés vous sont garanties. Que craignez-vous? Si les puissants se fâchent, vous avez le jury et la publicité, le droit de pétition, vos députés à vous, élus, nommés par vous; ils ne souffriraient pas que l'on vous fasse tort. Parlez un peu, pour voir; dites-nous quelque chose. Moi, pauvre, qui ne connaissais pas le gouvernement provocateur, pensant que c'était tout de bon, j'ouvre la bouche et je parle."[1]) Ce qu'il dit et ce qui en résulta, ses Pamphlets vont nous l'apprendre.

Au mois de décembre 1816, à la suite de l'arrestation illégale de dix habitants du petit bourg de Luynes en Touraine, parut sa fameuse *Pétition aux deux Chambres* commençant par ces mots: „Messieurs, je suis Tourangeau" et dans laquelle il porte à la connaissance du public les mesures arbitraires prises par le gouvernement. L'exposé des faits est simple et logique, spirituel et ironique tout à la fois; la simplicité et le calme apparent du récit font encore mieux ressortir l'énormité de ces attentats à la liberté individuelle si fréquents à cette époque de réaction. „Le

---

[1]) Réponses aux lettres anonymes.

jour de la mi-carême, à une heure du matin, car le secret est l'âme de toute opération militaire, quarante gendarmes arrivent sans bruit aux portes de Luynes. Point de sentinelles à égorger, point de postes à surprendre. Dès la première aube du jour, ayant fait leurs dispositions, pris toutes les mesures et les indications dont ils avaient besoin, ils se répandent dans les maisons; or Luynes est en grandeur la moitié du Palais-Royal. L'épouvante est bientôt partout. Chacun fuit ou se cache, la plupart, nus, dans les rues ou fuyant dans la campagne, tombent aux mains de ceux qui les attendaient dehors. Après une longue scène de tumulte et de cris, on retient une femme, un barbier, un sabotier, quatre ou cinq laboureurs ou vignerons et la monarchie est sauvée. Ces pauvres gens sont conduits à Tours et là mis en prison, puis plus tard transférés à Orléans. Au bout de quelques jours, on leur apprend qu'ils sont bonapartistes et qu'ils ont mal parlé du gouvernement. Or, il est bon de vous dire qu'entre ceux qui les accusaient et ceux qui devaient les juger comme bonapartistes, ils se trouvaient les seuls peut-être qui n'eussent point juré fidélité à Bonaparte, point recherché sa faveur ni protesté de leur dévoûment à sa personne sacrée. En conséquence, on en condamne deux à la déportation (car il ne fallait pas que l'autorité eût tort); deux sont en prison; six, renvoyés sans jugement, revinrent au pays, ruinés pour la plupart, infirmes, hors d'état de reprendre leurs travaux. Ceux-là, il est permis de croire qu'ils n'avaient pas même mal parlé; Dieu veuille qu'ils ne trouvent jamais l'occasion d'agir.“

Tel est l'objet de ce premier pamphlet qui produisit une sensation des plus vives. Le bon sens et la simplicité de l'exposition sont remarquables, le ton en est calme et modéré; cependant, quoique Courier fasse effort pour se retenir, il est parfois impuissant à taire sa propre pensée; l'injustice le révolte, son indignation déborde et éclate enfin en paroles éloquentes dans lesquelles il montre au doigt ces courtisans éhontés qui prétendent faire impunément de la puissance royale l'instrument de leurs vengeances et de leurs rancunes. „Justice, équité, providence! vains mots dont on nous abuse! quelque part que je tourne les yeux, je ne vois que le crime triomphant et l'innocence opprimée. Le dirai-je? Les vrais séditieux sont ceux qui en trouvent partout; ceux qui, armés du pouvoir, voient toujours dans leurs ennemis les ennemis du roi et tâchent de les rendre tels à force de vexations; ceux enfin qui trouvent dans Luynes dix hommes à arrêter, dix familles à désoler, à ruiner de par le roi; voilà les ennemis du roi.“

Ce qui fit le succès de cette pétition, c'est que les illégalités qu'elle signalait n'étaient point isolées, mais qu'elles se reproduisaient chaque jour dans toutes les parties de la France et que, dans ce tableau si fidèle de la réaction royaliste dans un village de Touraine, le pays entier pouvait s'y reconnaître. Partout la situation était la même et partout il était aussi difficile de publier la vérité. A la vue de tant de forfaits, d'iniquités si révoltantes, d'affreuses persécutions éclatant jusque dans la plus paisible et de tout temps la moins révolutionnaire des provinces, contre des personnes qui n'avaient commis d'autre crime que de tendre la main au malheur, à la vue de l'avidité effrénée d'une poignée de prêtres et d'émigrés prêts à sacrifier la France à leurs propres intérêts, l'âme de Courier, si droite et si impressionnable, ne peut rester indifférente; tandis que tout le monde garde le silence, gémit en secret de tant d'infamies et n'a d'autre soin que d'échapper à l'attention du gouvernement, lui, il quitte ses études, sort de sa retraite et sans ménagement, sans crainte aucune, il publie toute la vérité, dénonce à la haine universelle les auteurs de tant de calamités qui érigent l'arbitraire en système, foulent aux pieds les principes de justice et de liberté et font retomber sur des innocents tout le poids de leur vengeance.

Courier rendit donc à la nation l'immense service de dire tout haut ce que chacun pensait tout bas; cette insouciance du danger, ce mâle courage ne pouvaient manquer d'attirer sur lui l'attention de tous; du premier coup il s'était rendu maître de l'opinion, sa réputation s'étendait de tous côtés. Le gouvernement s'en émut, mais hésita à combattre de front le pamphlétaire dont on espérait pouvoir utiliser les talents contre le parti ultra-royaliste. Le ministre de la police, M. Decazes, impuissant à empêcher les excès du parti extrême qui cherchait à le renverser, essaya de s'attacher Courier et de le rallier à la monarchie. Mais ce fut peine perdue. On s'en aperçut bientôt.

Sur les instances de ses amis, Courier s'était mis sur les rangs pour succéder à l'Académie des Inscriptions à M. Clavier, son beau-père. Il avait, paraît-il, les meilleures chances d'être nommé, la plupart des académiciens lui avaient promis leur concours et cependant, au jour de l'élection, il fut rejeté à l'unanimité. On lui préféra un courtisan insignifiant. Cette humiliation lui arracha sa célèbre *Lettre à Messieurs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* qui coupa court aux petites attentions ministérielles. Cette lettre qui, lors de sa publication, fut beaucoup critiquée, est restée un des modèles du genre; nulle part Courier n'a répandu avec plus de bonheur les traits d'une satire à la fois bouffonne et sérieuse qui excite le rire en même temps qu'elle soulève l'indignation et le mépris. On ne saurait nier que la vanité blessée n'ait été pour beaucoup dans la démarche de Courier et qu'il ne se soit rendu coupable d'une certaine légèreté. Cependant, nous sommes forcés de nous séparer ici de Sainte-Beuve, qui ne mentionne cette lettre que pour accabler l'auteur de tout le poids de son mépris. Sainte-Beuve lui, un des immortels, n'entend pas qu'on plaisante sur l'Académie et qu'on tourne en ridicule ses illustres membres; il se sent donc rabaissé dans sa dignité par les paroles de Courier et, d'un ton de sainte indignation, il s'écrie: „Le procédé est choquant. Car, de ce qu'un homme de mérite se présente aux suffrages d'une compagnie savante et n'est point reçu une première fois, est-ce une raison à lui de saisir aussitôt la plume, d'écrire contre cette Académie, contre les membres qui en font partie et dont quelques-uns sont illustres? Est-ce de bon goût de dénigrer les hommes très inférieurs, je l'accorde, et même très indignes qui vous ont été préférés?“ Et voilà tout, ou peu s'en faut. Pas un mot de plus sur cette lettre qui, sans contredit, est un des morceaux les plus achevés que nous ait laissés Courier. Nous ne saurions partager la manière de voir du célèbre critique et nous pensons que Courier a eu raison de dire la vérité. et toute la vérité, de dévoiler ce système scandaleux d'intrigues et de népotisme qui, sous la Restauration, avait même franchi le seuil de cette Académie considérée jusqu'alors comme le sanctuaire inviolable de la science et la protectrice des lettres. Le mal existe, Sainte-Beuve en convient, donc Courier ne peut se taire; plus les auteurs du mal sont haut placés, plus le mal est blâmable, et plus il importe de le mettre à nu et de le marquer d'un fer rouge. Ailleurs encore, lorsque dans ses lettres d'Italie Courier nous dépeint la violence et le désordre qui accompagnaient les armées républicaines, lorsque dans sa Pétition aux deux Chambres il nous énumère les injustices et les persécutions mises en oeuvre par les agents du gouvernement, Sainte-Beuve ne l'épargne pas et lui reproche de n'avoir vu que le désordre dans ces armées qui portent à travers l'Europe nos idées et des germes féconds, de ne se laisser décider pour l'opposition que par de petites choses, par des vexations locales, par des querelles de maire et de garde-champêtre. Dans tous ces cas, nous estimons que Courier a eu raison de parler, de défendre de toutes ses forces les libertés du peuple, de poursuivre de ses éloquentes et courageuses dénonciations les magistrats iniques qui faisaient peser leur despotisme sur la population timide et

muette des campagnes, de frapper tous ces oppresseurs grands et petits, de flétrir même cette Académie qui avait pu oublier sa noble mission et descendre si bas jusqu'à se faire le suppôt d'un gouvernement misérable.

Essayons maintenant de réparer l'omission volontaire qu'a commise Sainte-Beuve dans sa notice sur Courier. L'Académie avait donc à repourvoir à une place vacante; Courier connu et célébré par tous les doctes de l'Allemagne sous les noms de *Correrius*, *Courierus*, *Hemerodromus*, *Cursor*, avec les épithètes de *vir ingeniosus*, *vir acutissimus*, *praestantissimus*, Courier, dis-je, cède aux prières de ses amis et se met sur les rangs. Au jour de l'élection, échec complet! Notre candidat qui s'était cru sûr de son fait, se demande quel a pu être le motif d'un résultat si inattendu. Lui aurait-on fait des promesses qu'on n'a pas tenues? les illustres membres de l'Académie auraient-ils manqué à leur parole? Impossible; tous lui voulaient du bien, tous le lui ont répété et l'ont même encouragé. „Non, messieurs, non, je le sais, ce ne fut point votre faute. Vous me vouliez du bien, j'en suis sûr. Il y parut dans les visites que j'eus l'honneur de vous faire alors. Vous m'accueillîtes d'une façon qui ne pouvait être trompeuse; car pourquoi m'auriez-vous flatté? Vous me reconnûtes des droits; la plupart même d'entre vous se moquèrent avec moi de mes nobles concurrents; car, tout en les nommant de préférence à moi, vous savez bien les apprécier et n'êtes pas assez peu instruits pour me confondre avec MM. de l'Oeil-de-Boeuf. Enfin, vous me rendîtes justice en convenant que j'étais ce qu'il fallait pour une des trois places à remplir dans l'Académie." Le mal ne vient donc point de ce côté, Courier en est sûr; aussi ne peut-il en vouloir à MM. de l'Académie; il ne fait que causer avec eux et ne songe point à se plaindre, car si de fait il avait à se plaindre, ce serait de lui-même et non pas d'eux. La cause du mal est tout autre, et s'il eût voulu en croire la prédiction de son père, il ne se fût pas exposé si imprudemment à pareil échec. „Tu ne *seras* jamais rien, m'avait dit mon père. Jusqu'à présent je doutais (comme il y a toujours quelque chose d'obscur dans les oracles), je pensais qu'il pouvait avoir dit: Tu ne *feras* jamais rien, ce qui m'accommodait assez et me semblait même d'un bon augure pour mon avancement dans le monde; car en ne faisant rien, je pouvais parvenir à tout et singulièrement à être de l'Académie; je m'abusais. Le bonhomme sans doute avait dit, et rarement il se trompa: Tu ne seras jamais rien, c'est-à-dire, tu ne seras ni gendarme, ni rat-de-cave, ni espion, ni duc, ni laquais, ni académicien. Tu seras Paul-Louis pour tout potage, *id est*, rien. Terrible mot!" Courier apprend donc un peu tard et à ses dépens que c'est folie de lutter contre la destinée; son sort est de n'être rien. Les académiciens eurent beau vouloir faire de lui quelque chose, son étoile l'emporta toujours et leurs suffrages, détournés par cet ascendant, tombèrent, Dieu sans doute le voulant, sur le gentilhomme ordinaire. Ce dernier, Gail, helléniste d'une érudition très contestée, n'a pas la bêtise de Courier; il s'y entend bien mieux que lui; pour arriver aux honneurs il n'a pas perdu son temps à étudier les anciens, à étendre ses connaissances, à approfondir la science; il a tout simplement suivi la marche réglée et fait ce que font tous ceux qui veulent avoir des places: „Des visites, des révérences, un habit d'une certaine façon, des recommandations de quelques gens considérés; avec cela, vous voilà dispensé de toute espèce de mérite, de science, de talents; y a-t-il rien de plus commode et saurait-on en être quitte à meilleur marché?" Le moyen est bien simple, à la portée de chacun; si donc Courier n'a pas réussi, c'est qu'il s'y est mal pris, qu'il a eu trop de confiance en son mérite et trop peu d'égards envers les autres. L'érudition, les talents, sottises que tout cela; ce qu'il faut avant tout pour entrer à l'Académie, c'est le savoir-vivre des courtisans, le doux commerce de louanges et de flatteries,

le don de se présenter, car „si Gail eût étudié, s'il eût appris le grec, serait-il aujourd'hui professeur de la langue grecque, académicien de l'Académie grecque, enfin le mieux renté de tous les érudits? Gail ne sait aucune science, n'entend aucune langue, *mais s'il est par la brigue un rang à disputer, sur le plus savant homme on le voit l'emporter.*[1]) Oh, que Gail l'entend bien! sans se douter seulement du grec, il se trouve avoir remporté tous les prix de l'érudition grecque, réunir à lui seul toutes les récompenses avant lui partagées aux plus excellents hommes en ce genre. Jamais il ne s'est trompé, jamais il ne s'est fourvoyé, jamais il n'eut la pensée d'apprendre ce qu'il est chargé d'enseigner. Certes, un homme comme Gail doit rire dans sa barbe, quand il touche cinq ou six traitements de savants et voit les savants se morfondre."

C'est ainsi qu'il continue, mêlant avec habileté la bouffonnerie à l'ironie la plus mordante, la satire à la jovialité et réussissant à couvrir de ridicule tout à la fois l'Académie et l'heureux élu. Il serait puéril de vouloir contester que sa vanité de savant n'ait été profondément blessée de cet échec et des plaisanteries qu'il eut à essuyer; cependant, comme nous l'avons dit, la corruption et le vice prévalaient partout à cette époque, l'arbitraire le plus éhonté était érigé en système, l'absolutisme et la tyrannie étaient devenus la seule ligne de conduite du gouvernement. Courier reste donc parfaitement dans son rôle en mettant la plaie à nu et en censurant sans ménagement cette société illustre qui trafiquait des dignités réservées au mérite seul.

Dans ses *Lettres au rédacteur du Censeur* (1819—1820), Courier revient à son rôle de pamphlétaire politique. Ces lettres nous donnent toute sa théorie politique; il s'y montre de plus en plus l'avocat du paysan, l'homme de la commune, prêchant l'économie, parlant contre la manie des places, dévoilant au public les vices de la cour et des gens de cour, tonnant contre l'avidité des prêtres et leur immoralité, défendant les droits du peuple et la liberté. „Quelque multiplié que paraisse aujourd'hui le nombre des emplois, qui ne se comparent plus qu'aux étoiles du ciel et aux sables de la mer, il n'a pourtant nulle proportion avec celui des demandeurs, et on est loin de pouvoir contenter tout le monde .... Chacun maintenant cherche à se placer ou, s'il est placé, à se pousser. On veut être quelque chose. Dès qu'un jeune homme sait faire la révérence, riche ou non, peu importe, il se met sur les rangs, il demande des gages en tirant un pied derrière l'autre: cela s'appelle se présenter. Tout le monde se présente pour être quelque chose. On est quelque chose en raison du mal qu'on peut faire. Un laboureur n'est rien; un homme qui cultive, qui bâtit, qui travaille utilement n'est rien, un gendarme est quelque chose, un préfet est beaucoup, Bonaparte était tout. Voilà les gradations de l'estime publique, l'échelle de la considération suivant laquelle chacun veut être Bonaparte, sinon préfet ou bien gendarme."[2])

Ce sont surtout les nobles et les prêtres qui ont le privilége d'exciter sa colère et auxquels il témoigne le plus souverain mépris. Quant aux premiers, nous savons que son antipathie date de loin; ne sont-ce pas eux qui forcèrent son père à quitter Paris et à vivre retiré à la campagne? Il les prend dans toutes les conditions et ne se lasse point de multiplier les anecdotes pour mettre au jour leur insolence, leur bassesse, leur cupidité. Rien de plus plaisant que ses démonstrations géodésiques et trigonométriques de la bassesse de la cour et des courtisans: „La cour est un lieu bas, fort bas, fort au-dessous du niveau de la nation. Si le contraire

[1]) Molière; le Misanthrope, Acte I, Scène I.

[2]) IIe Lettre au Censeur.

paraît, si chaque courtisan se croit par sa place et semble élevé plus ou moins, c'est erreur de la vue, ce qu'on nomme proprement illusion optique, aisée à démontrer. Soit A le point où se trouve M. Decazes à cette heure, point haut en apparence; B le point le plus bas appelé point de chute; entendez bien ceci, car le reste en dépend: le rayon visuel passant d'un milieu rare et pur, celui où nous vivons, dans un milieu plus dense, l'atmosphère fumeuse et chargée des miasmes de la cour, nécessairement il y a réfraction; ce qui paraît dessus est en effet dessous. Vous comprenez maintenant, ou s'il vous restait quelque difficulté, consultez les savants, le marquis de Laplace, le chevalier Cuvier; ces gentilshommes, à moins qu'ils n'aient oublié toute leur géométrie en apprenant le blason et l'étiquette, sauront vous dire de combien de degrés la cour est au-dessous de l'horizon national." Courier ne se contente pas d'une seule démonstration, il veut que la chose soit bien comprise et qu'il ne reste pas le moindre doute. En voici une seconde non moins originale et tout aussi concluante: „Je vous le demande, notre argent, chose pesante de soi, tendant en bas! M. Decazes, quelque adroit et soigneux qu'on le suppose de tirer tout à soi, saurait-il si bien faire qu'il ne lui en échappe entre les doigts quelque peu, qui par son seul poids nous reviendrait naturellement, si nous étions au-dessous? Telle chose jamais n'arrive, jamais n'est arrivée. Tout s'écoule, tout s'en va de nous à lui, donc il y a une pente, donc nous sommes en haut, M. Decazes en bas, conséquence bien claire, et la cour est un trou, nous un sommet, comme il paraît aux yeux du stupide vulgaire."[1])

On croit communément que les gens de cour passent leur temps à ne rien faire; grave erreur; Courier va nous démontrer qu'il n'existe pas d'êtres plus affairés. „Bien des gens croient la cour un pays de fainéants où, dès qu'on a mis le pied, la fortune vous cherche, les biens viennent en dormant; erreur. Les courtisans, il est vrai, ne font rien, nulle oeuvre, nulle besogne qui paraisse. Toutefois les forçats ont moins de peine; à ce prix, les galères sont un lieu de repos. Le laboureur, l'artisan, qui chaque soir prend somme et répare la nuit les fatigues du jour, voilà de vrais paresseux. Le courtisan jamais ne dort, et l'on a calculé mathématiquement que la moitié des soins perdus dans les antichambres, la moitié des travaux, des efforts, de la constance nécessaires pour seulement parler à un sot en place suffirait à décupler en France les produits de l'industrie . . . . . Mendier n'est pas honte à la cour, c'est toute la vie du courtisan. Actif, infatigable, il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux; aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage; il n'est affront, dédain, outrage qui le puisse rebuter. Éconduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient; qu'on le batte, il se couche à terre."[2])

Les prêtres ne sont pas mieux traités: „On demandait naguère au grand-vicaire de Sens: Quels sont vos sentiments sur la grâce efficace, sur le pouvoir que Dieu nous donne d'exécuter les commandements? Que pensez-vous de la suspension du sacrement dans les espèces? — Je pense, répondit-il en colère, je pense à ravoir mon prieuré et je crois que je le raurai."[3]) L'avidité, les désordres, les crimes du clergé reviennent sans cesse sous la plume du pamphlétaire; il les censure sans relâche d'une manière tantôt spirituelle, tantôt malicieuse, tantôt tragique, mais toujours saisissante. „Si nous sommes plus forts qu'eux sur les commandements

---

[1]) VIIIe Lettre au Censeur.
[2]) Même lettre.
[3]) VIIe Lettre au Censeur.

de Dieu, ils nous en remontrent à leur tour sur les commandements de l'Église, qu'ils se rappellent mieux que nous et dont le principal est, je crois, donner tout son bien pour le Ciel. Vous me demandez, disait ce bon prédicateur Barlette, comment on va au paradis? les cloches du couvent vous le disent: donnez, donnez, donnez."[1]) Rien de plus émouvant que les passages dans lesquels il dépeint avec une éloquence dramatique les combats et les souffrances du prêtre, victime de cette robe qui n'empêche pas le coeur de battre, et poussé par la fatalité terrible du confessionnal à la souillure, et de la souillure au meurtre. La confession, le célibat, les ordres monastiques et tout autant d'autres points, qui de nos jours se trouvent remis en discussion, trouvent en Courier un adversaire acharné; tour à tour jovial, spirituel, sarcastique, il frappe à coups redoublés sans jamais manquer son but. „Confesser une femme, imaginez ce que c'est: Tout au fond de l'église, une espèce d'armoire, de guérite . . . ."[1]) Au nom de la religion elle-même, il réclame énergiquement la suppression des ordres: „Les pierres d'un couvent sont-elles profanées, ne sont-elles pas plutôt purifiées lorsqu'elles servent à élever les murs d'une maison de paysan, d'une sainte et chaste demeure où jamais ne cesse le travail et par conséquent la prière? Qui travaille prie."[2])

Le Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, aux membres du conseil de la commune de Véretz, à l'occasion d'une souscription proposée par S. E. le ministre de l'intérieur pour l'acquisition de Chambord, qui parut en 1821, ne fit qu'augmenter la réputation de l'écrivain. Un courtisan par trop zélé avait proposé en effet une souscription nationale pour l'acquisition du château de Chambord dont on ferait cadeau au duc de Bordeaux, l'héritier présomptif du trône qui venait de naître. Notre vigneron n'est pas de cet avis; selon lui, l'argent sera mieux employé à payer les dettes de l'Etat, à soulager les pauvres, à réparer les chemins publics, et il démontre comme quoi donner Chambord au duc de Bordeaux ce n'est autre chose que le donner aux courtisans et à la cour. Il hésite à prononcez ce mot, qui, pour lui, est synonyme de corruption, de bassesse, d'immoralité. „Car imaginez ce que c'est. La cour . . . . il n'y a ici ni femmes ni enfants? . . . Écoutez: la cour est un lieu honnête, si l'on veut, mais . . . ." Cette idée de souscription en apparence si généreuse, si louable, ne sert en réalité qu'aux intérêts propres de ceux qui la proposent; en effet „ils aiment le prince en raison de ce qu'on leur donne, et nous, en raison de ce qu'on nous laisse; ils veulent Chambord pour être l'un gouverneur, l'autre concierge, bien gagés, bien nourris, bien logés, sans faire oeuvre, et peu leur importe du reste." Quant au prince, il n'aurait que faire de ce château qui ne peut lui servir et ne servirait qu'à d'autres; Chambord lui coûterait trop cher, de telles acquisitions le ruineraient bientôt, puisqu'il est vrai que les rois ne sont riches que de l'amour des peuples. „Son métier, c'est de régner un jour; ce qu'il lui faut pour régner, ce ne sont pas des châteaux, c'est notre affection; voilà le bien qu'il lui faut et qu'il ne peut avoir en même temps que notre argent."

Tel est en résumé ce réquisitoire hardi contre la corruption, l'insolente avidité des courtisans et tous ces vices brillants que Chambord, muet témoin de tant d'illustres débauches, rappelait naturellement à la mémoire. Le style du discours est clair et persuasif; tout en ne semblant parler qu'à des paysans tels que lui, le bonhomme Paul trouve moyen de dire sur la cour et les moeurs de l'ancien régime des vérités dures et accablantes qui ne manquèrent pas

---

1) VII[e] Lettre au Censeur.
2) Réponses aux anonymes.

d'atteindre ceux qu'il désignait. Cette fois, la mesure était comble; le gouvernement, qui, jusqu'à ce jour, était resté muet et avait cherché de toutes manières à gagner ce terrible adversaire, perdit enfin patience et fit arrêter Courier. Accusé d'avoir outragé la morale publique, calomnié le gouvernement, offensé la personne du roi et attenté à l'ordre de la monarchie, il fut jugé et condamné à deux mois de prison et 300 fr. d'amende. Le temps qu'il passa à Ste-Pélagie fut pour lui un véritable succès; chacun s'empressait de lui faire visite, de lui envoyer des félicitations, de lui exprimer sa sympathie d'une manière ou de l'autre. „On me recherche, on veut me voir, écrit-il à sa femme, tout le monde est pour moi; je puis dire que je suis bien avec le public. L'homme qui fait de jolies chansons (Béranger) disait l'autre jour: „A la place de M. Courier, je ne donnerais pas ces deux mois de prison pour 100,000 francs."

A peine sorti de prison, il publie une nouvelle brochure,[1]) dans laquelle il rend compte de son procès et qui compte parmi ses meilleurs pamphlets. La magistrature a son tour, la cour y attrape un dernier coup de dent, et toutes deux en sortent couvertes de ridicule.

Courier bien persuadé que le ministre l'avait mal compris en le faisant condamner pour son *Simple discours* (comme il le dit lui-même du ton de naïveté que nous lui connaissons) ne voit pas d'inconvénient à reprendre la parole; il se promet seulement d'être plus clair, de s'exprimer d'une manière plus intelligible et de couper court à tout malentendu. Or donc, sans penser à mal, comme à l'ordinaire, et seulement dans le but de protester contre toute atteinte portée aux libertés du peuple et d'ouvrir les yeux du gouvernement sur les bévues commises par ses agents, il publie sa *Pétition à la chambre des députés pour des villageois que l'on empêche de danser* (1822). „De tout temps, les fêtes d'Azai étaient célèbres entre toutes celles de nos villages et attiraient un concours de monde des champs, des communes d'alentour. A cette occasion nous dansions l'après-midi sur la place publique, sous les yeux des autorités civiles et ecclésiastiques. Nous y dansions comme avaient fait nos pères et nos mères, sans que jamais aucune plainte, aucun scandale en fût avenu, et nous ne pensions guère, sages comme nous sommes, ne causant aucun trouble, devoir être troublés dans l'exercice de ce droit antique, légitime, acquis et consacré par un si long usage, fondé sur les premières lois de la raison et du bon sens; car apparemment c'est chez soi qu'on a droit de danser, et où le public sera-t-il, sinon sur la place publique? On nous en chasse néanmoins. Un firman du préfet, qu'il appelle arrêté, naguère publié, proclamé au son du tambour, considérant, etc. défend de danser à l'avenir, ni de jouer à la boule ou aux quilles sur la dite place, et ce, sous peine de punition. Cette mesure fut prise grâce à l'initiative du curé d'Azaï, jeune homme bouillant de zèle, à peine sorti du séminaire, conscrit de l'Église militante, impatient de se distinguer et usant pour cela de plusieurs moyens dont le principal et le seul efficace est l'autorité du préfet. Ce qu'il allègue pour nous empêcher de danser, c'est que la place est devant l'église; danser là, c'est danser devant Dieu, c'est l'offenser. Et depuis quand? Nos pères y dansaient, plus dévots que nous, à ce qu'on nous dit. Nous y avons dansé après eux. Le saint roi David dansa devant l'arche du Seigneur et le Seigneur le trouva bon; il en fut aise, dit l'Écriture. Et nous, qui ne sommes ni saints ni rois, mais honnêtes gens néanmoins, ne pourrons danser devant notre église, qui n'est pas l'arche, mais sa figure, selon les sacrés interprètes! Ce que Dieu aime de ses saints, de nous l'offense; l'église d'Azai sera profanée du même acte qui sanctifia l'arche et le temple de Jérusalem!

[1]) Procès de Paul-Louis Courier, 1821.

Nos curés jusqu'à ce jour étaient-ils mécréants, hérétiques, impies ou prêtres catholiques aussi sages pour le moins que des séminaristes?"

Dans ce nouvel écrit plus que dans tous les autres, Courier se pose en vieux soldat laboureur, devenu bûcheron et vigneron; il y joue mieux que jamais son rôle de paysan dont il affecte le langage simple et naïf; il se donne pour tel et veut qu'on le croie tel. „Mais je suis du peuple; je ne suis pas des hautes classes, quoi que vous en disiez; j'ignore leur langage et n'ai pu l'apprendre; soldat pendant longtemps, aujourd'hui paysan, n'ayant vu que les camps et les champs ...." Le bon Courier ne fut pas mieux compris que la première fois; sa pétition lui valut un nouveau procès; il en fut cependant quitte à meilleur marché; le gouvernement devenu plus prudent et ne voulant pas lui ménager un second triomphe se contenta de lui adresser une simple réprimande et fit saisir la brochure incriminée. Cette fois, il n'y avait plus à s'y tromper, il fallait bien ouvrir les yeux; Courier comprit enfin que ce n'était plus malentendu, mais bien parti pris, intention bien arrêtée de faire taire le peuple et de bâillonner la presse. „Messieurs, leur disais-je l'autre jour, je voudrais, s'il vous plaisait, ne pas payer Chambord. Sur ce mot, on me prend, on me met en prison. Sorti, je ne pus croire, tant j'étais de mon pays, qu'il n'y eût à cela quelque malentendu. Ils m'auront mal compris, assurément. Un peu de sens commun (chose rare) eût suffi pour me tirer d'erreur; mais imbu de ma Charte et de mes garanties, persuadé qu'on m'écouterait sans mauvaise humeur, cette fois je hásarde une autre requête. Si c'était, dis-je tenant mon chapeau à deux mains, si c'était votre bon plaisir de nous laisser danser devant notre logis le dimanche ..... Gendarmes, qu'on le mène en prison, maximum de la peine, amende, etc."[1]) Ainsi, pas moyen de parler, d'émettre la plus simple opinion, de „causer avec le gouvernement par la voie de la presse légale." Courier, qui à tout prix voulait parler, eut alors recours à la presse clandestine. C'est ainsi que parurent successivement les *Réponses aux anonymes* (1822), la *Gazette du Village* (1823), le *Livret de Paul-Louis, vigneron, pendant son séjour à Paris en mars* 1823, la *Pièce diplomatique* (1823) sans compter nombre de lettres et d'articles qui furent insérés dans divers journaux. Son secret fut si bien gardé que ses meilleurs amis ne surent pas comment il s'y prenait pour faire imprimer et répandre ces nouveaux écrits qui se succédaient avec une rapidité surprenante. Toutes ces pièces sont d'aimables causeries spirituelles et sarcastiques où la plaisanterie sert souvent à couvrir de profondes vérités. Le sujet qu'il traite est le même; comme toujours c'est la vanité de la cour, la bassesse des courtisans, l'immoralité du clergé, les abus et les mesures arbitraires du gouvernement, les impôts exorbitants, l'espionnage systématique, enfin toutes ces choses ressuscitées de l'ancien régime qui ont fait à la Restauration un nom si tristement célèbre dans l'histoire. C'est au nom de la liberté que parle Courier; il l'aime par instinct, par nature; c'est pour lui chose sacrée, immuable, impérissable, et tout homme, quel qu'il soit, qui y porte atteinte commet un crime; il la revendique non point au nom d'un parti, mais au nom de l'humanité; donnez-la lui sous la monarchie, il se fera royaliste; sous la république, il sera républicain. „Si je rencontrais quelqu'un qui me dise et me montre par vives raisons qu'il peut y avoir liberté dans la monarchie, s'il allait même jusqu'à prétendre qu'il n'y a de liberté que dans la monarchie, alors je passerais de ce côté abandonnant la république, tant je suis maniable, docile, en tout aisé à convertir, pour peu qu'on me veuille prêcher, non forcer."[2])

---

[1]) Rép. aux anonymes.

[2]) Ibid.

En 1824, peu de temps avant sa mort, Courier publia son célèbre *Pamphlet des pamphlets* qui devait être la justification de tous ses écrits politiques. Jusqu'ici le pamphlétaire a parlé en paysan, il s'est servi avec habileté du langage du peuple, il a joué le rôle d'un villageois discourant savamment sur les intérêts publics, mais maintenant il est tout autre; le talent de Courier a atteint son plus complet développement, il est arrivé à un point de maturité réelle dans laquelle la vigueur est alliée à la grâce, et l'originalité la plus âpre au naturel le plus parfait; son style même, toujours vif et rapide, a gagné en force et en élévation et, d'après le jugement de Carrel, il est peut-être ce qu'on peut citer dans notre langue de plus achevé comme goût et de plus merveilleux comme art. Ce qu'il veut dans cet écrit, c'est proclamer hautement sa vocation de pamphlétaire qu'il défend et venge des mépris de la société. Il appelle à son secours tous les apôtres de la libre pensée et démontre qu'en prenant la parole, il n'a fait que continuer l'oeuvre entreprise par d'autres. Il cite Pascal qui de ses *Provinciales* écrase les Jésuites et les réduit au silence, Cicéron qui par ses *Harangues* confondit les ennemis de l'Etat, mais ne trouva pour récompense que la mort, Démosthènes dont les *Philippiques* sont demeurées le modèle du genre, Franklin qui par son *Bon Sens* contribua plus que tout autre à l'affranchissement de l'Amérique et réunit tous les esprits à la cause de l'indépendance, Saint Paul désabusant le peuple païen de la religion de ses pères et abolissant les antiques superstitions; il les montre pamphlétaires comme lui, faisant en leur temps ce qu'il a fait du sien, publiant la vérité malgré tout et malgré tous, et s'acquittant de leur mission non par droit, mais par devoir. „Laissez dire, laissez-vous blâmer, emprisonner, condamner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérite est toute à tous. Ce que vous connaissez utile, bon à savoir pour un chacun, vous ne le pouvez taire en conscience. Si votre pensée est bonne, on en profite; mauvaise, on la corrige, et l'on profite encore.“ La fin du pamphlet est admirable d'élévation et de grandeur, touchante par le vague pressentiment d'une mort prochaine, confus adieu de Courier à la vie, involontaire retour sur lui-même. „Toi donc, vigneron, Paul-Louis, qui seul en ton pays consens à être homme du peuple, ose encore être pamphlétaire et le déclarer hautement. Écris, fais pamphlet sur pamphlet, tant que la matière ne te manquera; monte sur les toits, prêche l'Évangile aux nations et tu en seras écouté, si l'on te voit persécuté. Mais non, poursuit-il, détournez ce calice, la ciguë est amère et le monde de soi se convertit assez sans que je m'en mêle, chétif. Je serais la mouche du coche qui se passera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous ne vivons qu'un instant. Mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles! A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter.“

En effet, le Pamphlet des pamphlets fut le chant du cygne du grand écrivain. Le 10 avril 1825, Courier mourait assassiné dans son bois de Larçay à quelques pas de sa maison. On a cru longtemps que ce meurtre était le résultat d'un coup de parti ou d'une vengeance politique; une année avant sa fin, Courier lui-même se faisait dire dans son *Livret*: „Paul-Louis, les cagots te tueront.“ Mais la révision du procès qui eut lieu quelques années plus tard paraît avoir éclairci le mystère et constaté que le crime ne doit être attribué qu'à un acte de vengeance privée.

III.

Avant de terminer notre travail, essayons de résumer nos impressions et d'émettre un jugement sur cet écrivain si original. Pour être exact, il est nécessaire de considérer Courier sous une double face et d'apprécier en lui tout d'abord l'homme politique, et ensuite l'homme de lettres, le savant.

Pour ceux qui n'admettent pas que le peuple ait un mot à dire dans l'administration de ses affaires, qui tiennent à ne pas se compromettre auprès du gouvernement, qui ont part aux largesses de la cour et à la faveur des grands, pour ceux-là Courier ne sera jamais qu'un homme de parti, un factieux, un républicain de la nuance la plus foncée, faisant de l'opposition moins par conviction que par habitude, frondeur de caractère, mécontent de tout parce que ses vues ambitieuses n'ont point été réalisées. A leur avis, le rôle de Courier eût été tout autre, si l'Académie eût daigné le recevoir dans son sein et que le gouvernement eût eu quelques égards pour lui. C'est là le point de vue auquel s'est placé Sainte-Beuve, qui n'a vu en lui qu'un mécontent de bas étage, déçu dans ses illusions, attaquant le gouvernement par pure manie d'opposition, déclamant contre la noblesse par envie et par jalousie, flattant le peuple et le louant fort, poussé à l'action par l'intérêt le plus vulgaire, par le désir le plus immodéré d'arriver à la popularité et de faire parler de lui.

Non, ce n'est point là le Courier tel que nous le révèlent ses écrits; en les parcourant, ce qui nous a frappé, c'est l'intégrité de son caractère, son amour profond de l'indépendance et de la vérité. Bien loin d'être un homme de parti qui n'a d'autre préoccupation que d'accabler ses adversaires, Courier élève la voix dans toutes les occasions où il voit la liberté menacée; l'oppression, la tyrannie, l'injustice, d'où que ce soit qu'elles partent et en quelque lieu qu'il les rencontre trouvent en lui un ennemi redoutable. La liberté est un bien commun à tous; il la réclame donc pour tous et au nom de tous, à quelque parti qu'ils appartiennent. N'est-ce pas pour des bonapartistes qu'il prend la parole dans sa *Pétition aux deux chambres*, n'est-ce pas pour les prêtres et leur plus grande liberté qu'il plaide si énergiquement dans ses *Réponses aux anonymes?* Sans jamais changer d'opinion, sans jamais transiger avec la vérité et faire sacrifice de ses convictions les plus chères, il s'est fait de la liberté un idéal qu'il a toujours présent à l'esprit et qu'il poursuit toute sa vie. Sous la République, il proteste contre les excès qui la déshonorent, il censure sans se lasser le pillage et les désordres commis par les armées en Italie; il repousse la Convention comme violente et impitoyable, et méprise ensuite le Directoire comme incapable et vénal. Le Consulat et l'Empire sont tout aussi impuissants à le faire taire; le despotisme impérial, les ambitions effrénées ne sauraient le laisser indifférent et lorsque enfin l'heure de la rétribution est venue, que les courtisans de l'Empereur, devenus du jour au lendemain les courtisans de la Restauration, envoient à l'échafaud en gage de leur trahison les vaincus de Waterloo, lorsque les émigrés de retour en France ne pensent plus qu'à assouvir leur vengeance et à opprimer le peuple, c'est lui encore qui proteste au nom de la liberté et de la vérité. Il a soif de la liberté, son âme en est altérée; dès qu'on y porte atteinte, il s'indigne, il se révolte et de sa plume vengeresse il la défend envers et contre tous.

Il a à lui une manière de se faire entendre qui n'est pas moins digne de remarque. En prenant en main la cause de l'individu et en défendant ses droits, il n'apporte point de théories nouvelles, il s'en tient aux faits eux-mêmes et les expose en les laissant parler d'eux-mêmes; il

raconte simplement ce qui se passe sous ses yeux, dénonce les abus, les injustices, les mesures arbitraires et laisse au gouvernement le soin de les prévenir ou de les redresser, et au public celui d'en tirer les déductions. Ces faits, si insignifiants qu'ils paraissent, ont cependant pour Courier une haute portée; il ne peut y avoir de grandes et de petites questions dès que la liberté est en jeu; pour la bien comprendre, il faut commencer par la saisir dans les plus petits détails, distinguer tout d'abord les droits de l'individu pour en arriver graduellement aux droits de l'homme, notion plus élevée et plus idéale. Courier l'a bien compris, la vraie base, seule et solide, de toute liberté et de tout progrès, c'est l'indépendance morale des individus; tant qu'elle fera défaut, toutes les idées si généreuses, si élevées qu'elles soient, tous les systèmes ingénieux resteront une lettre morte et s'évanouiront sans avoir porté aucun fruit.

Quelle que soit l'opinion qu'on se fasse de Courier, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un caractère original qui a su s'affranchir entièrement du joug des conventions et faire fi de tous les honneurs et de toutes les dignités que la foule ambitionne. Il porte dans toute sa personne le cachet d'une individualité bien tranchée qui nous révèle l'homme éprouvé et développé à travers un grand nombre de situations diverses. Il est l'image vivante de ces ardents démocrates de l'antiquité auxquels il est uni par une aspiration constante et sincère vers la liberté et la vérité; il poursuit sa route à sa fantaisie, ayant toujours devant les yeux un noble but et un grand idéal dont il cherche la réalisation sans jamais dévier. C'est toujours la même note, la même pensée qui règne dans ses écrits: guerre aux oppresseurs, guerre à la tyrannie, lutte acharnée et incessante pour la liberté.

Quant à l'écrivain, les critiques sont unanimes à reconnaître en lui un talent de premier ordre, qui s'est développé tout seul sans rien devoir à personne. Idées, préjugés, vues, sentiments, tour, expression, dans tout ce qu'il a produit tout lui est propre; il a toujours été seul de son bord, allant à sa fantaisie, tenant peu compte des réputations, même des gloires contemporaines; il n'écouta ni critiques, ni conseils, il parla comme il avait appris, du ton qu'il jugea lui convenir le mieux et fut écouté.

Quoique tous les écrits de Courier soient de peu d'étendue, la verve caustique et la perfection de son style qui est simple et nerveux, lui assignent un rang distingué dans la littérature française. Ses lettres si spirituelles, si piquantes, si pleines de sel et de bonne humeur ont une valeur durable et assurent à leur auteur une place incontestée parmi les meilleurs épistolaires de ce siècle. De plus et surtout, il excelle dans la satire politique; ses pamphlets ouvrent avec les chansons de Béranger le combat à outrance du parti libéral contre le système réactionnaire des Bourbons. Sans doute, son ressentiment personnel a été pour beaucoup dans cette lutte acharnée, cependant il n'a jamais fait qu'exciter son talent sans jamais l'asservir.

Le grand style qu'on ne se lasse point d'admirer dans les écrits de Courier n'a pas été moins un don naturel que le produit des études de toute sa vie. Jusqu'à la fin, jamais il n'interrompit ses études favorites; les classiques de l'antiquité, les vieux conteurs du moyen âge, Amyot et Montaigne, telles sont les sources où il a puisé abondamment et où il a développé son style si parfait, si énergique et si coloré, son goût si sûr et si délicat, toujours très pur et exclusif comme tous les goûts très sincères et très sentis.

Sainte-Beuve qui, au point de vue artistique et littéraire, accorde pleine justice à notre écrivain, fait remarquer qu'il y a dans les récits de Courier des vers tout faits mêlés à sa prose et cite comme exemple les premières lignes du Discours sur Chambord:

Nos chemins réparés, nos pauvres soulagés . . . .
Notre église d'abord, car Dieu passe avant tout . . . .
De notre superflu, lorsque nous en aurons . . . .
Mais d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux,
Je n'en suis point d'avis et ne le voudrais pas.

Cette remarque est exacte; pour qui feuilletera ses écrits, les exemples se multiplieront à l'infini et prouveront que Courier recherchait même les vers pour donner à son style une tournure plus alerte et plus expressive. Nous confirmons ici cette opinion par d'autres citation non moins caractéristiques:

Les grâces à la cour pleuvent soir et matin.
(VIIIe Lettre au Censeur.)

La noblesse, messieurs, n'est pas une chimère . . .
Chacun en veut goûter, et ceux qui autrefois
Firent les dégoûtés ont bien changé d'avis
Depuis un certain temps.
(Lettre à MM. de l'Académie.)

Nous travaillons pour nous, quand l'impôt est payé;
Nous ne saurions chômer qu'à nos propres dépens;
Nous y contraindre c'est . . . . c'est pis que le budget,
Car le budget du moins profite aux courtisans,
Mais notre oisiveté ne profite à personne.
(Pétition pour des villageois.)

Le service des nobles est dur, profite peu;
On leur sacrifie tout, on renie ses amis,
Ses oeuvres, ses paroles; on abjure le vrai . . . .
Parler contre son sens, combattre l'évidence
Et mentir sans tromper.
(Ire Lettre particulière.)

Mon cas est évident, palpable, incontestable;
Tout le monde en convient et nul n'y contredit,
Excepté le préfet .
(Lettre au conseil de préfecture à Tours.)

Le style de Courier a un mouvement et un relief singuliers; il se compose du tour original de la pensée, de la vigueur, de la propriété de l'expression, rehaussés encore par des saillies piquantes, de mordants sarcasmes, d'ingénieuses railleries, des situations plaisantes et une grande précision et transparence de style. L'esprit de l'écrivain se fait jour et se peint avec aisance et puissance, sa pensée saute aux yeux et pénètre brusquement dans l'intelligence. L'imagination brille dans la variété des tableaux et la conception des caractères. Le langage est devenu plus

nerveux, plus souple pour les besoins de la polémique et constate la force tirée des mécontentements excités dans les différentes classes de la nation par le régime réactionnaire. A quel écrivain mieux qu'à lui pourrions-nous appliquer cette maxime de Buffon: le style c'est l'homme même; en effet Courier se peint tout entier dans ses écrits; la nécessité dans laquelle il se trouvait de défendre son opinion par la discussion, de mettre ses idées en lumière pour qu'elles pénètrent dans toutes les intelligences donne à son langage plus de nerf et de transparence; dans sa bouche le langage acquiert plus de clarté, de pureté et de vigueur, et se place de soi à côté des plus parfaits modèles.

Enfin, comment se fait-il que les oeuvres de Courier amenées par un débat d'un intérêt transitoire survivent aux querelles qui les ont fait naître? Si ses écrits sont durables, c'est qu'il a fait de sa cause celle du bon sens, de la raison, de l'humanité, c'est qu'il a passé du particulier au général, c'est qu'il a paru le vengeur de la liberté et de la religion menacées dans leur grandeur, dans leur pureté, dans leur inflexible sévérité, c'est que ses plaisanteries sont venues en aide au bon sens, c'est que son éloquence a tonné contre la flatterie, la vénalité et la corruption, maux inhérents à l'humanité. Voilà pourquoi ses écrits sont durables et seront lus dans tous les temps, voilà pourquoi l'oeuvre de Courier n'a pas été vaine et échappera à l'oubli.

Errata.

Page 12, avant-dernière ligne, au lieu de: *l'orideau*, lisez: *l'oripeau*.
Page 15, ligne 3 d'en bas, au lieu de: çi et là, lisez: ci et là.
Page 16, ligne 11, au lieu de: cannonier, lisez: canonnier.
Page 18, ligne 19, au lieu de: forcés, lisez: forcé.

Schulnachrichten.

A. Curatorium und Lehrercollegium der Realschule.

1. Curatorium.

Herr Oberbürgermeister Roos.
„ H. Blasberg.
„ F. J. Casaretto.
„ W. Jentges.
Herr Dr. Meller.
„ Jul. Meyer (bis Ostern 1876).
„ Em. de Greiff (seit 1. Januar 1877).
Der Director der Realschule.

2. Lehrercollegium.

Dr. E. Schauenburg, Director.
Herr W. Mink, Oberlehrer.
„ Dr. M. Evers, Oberlehrer.
„ Dr. M. Krumm, Oberlehrer.
„ Dr. Ad. Soldan, Oberlehrer.
„ E. Stolte, ordentl. Lehrer.
„ H. Breusing, ordentl. Lehrer (bis Herbst 1876.)
„ Dr. F. H. Rogivue, ordentl. Lehrer.
„ Dr. C. Schwabe, ordentl. Lehrer.
„ C. Quossek, ordentl. Lehrer.
„ H. Rodenbusch, ordentl. Lehrer.
„ Dr. C. Hagen, ordentl. Lehrer.
Herr F. v. Aschen, ordentl. Lehrer.
„ A. Proescholdt, ordentl. Lehrer.
„ C. Schumacher, ordentl. Lehrer.
„ A. Holtzheuer, ordentl. Lehrer.
„ H. Stader, ordentl. Lehrer.
„ H. Graeber, Zeichenlehrer.
„ W. Comans, Caplan, kath. Religionslehrer.
„ Rabbertz, Pfarrer, kath. Relig. (seit Herbst 1876).
„ Oberrabbiner Dr. Horowitz, israelit. Religionsl.
„ W. v. d. Thuesen, Lehrer der Vorschule.
„ J. Merker, Lehrer der Vorschule.
„ C. Weiss, Lehrer der Vorschule.

B. Lehrplan.

I. Religionslehre.

a. Evangelische.

Sexta: 2 St. w. Bibl. Geschichte des A. T., Lernen von Liedern und Sprüchen.
Quinta: 2 St. w. Bibl. Geschichte des N. T., Lernen von Liedern und Sprüchen.
Quarta: 2 St. w. Evangelium Lucae; Leben Jesu, Bergpredigt, Gleichnisse; Lieder und Sprüche.
Unter-Tertia: 2 St. w. Abschnitte des A. T. Reden des Herrn. Ausgewählte Psalmen. Apostelgeschichte. Sprüche.

Ober-Tertia: 2 St. w. Die leichteren Paulinischen Briefe. Geschichte der Gründung und Ausbreitung der Kirche. Psalmen und Sprüche.

Unter-Secunda: 2 St. w. Die katholischen Briefe, die ältere Kirchengeschichte. Psalmen und Sprüche.

Ober-Secunda: 2 St. w. Römerbrief. Reformationsgeschichte Unterscheidungslehre.

Prima: 2 St. w. Kirchengeschichte. Glaubens- und Sittenlehre. I. Korintherbrief, Galaterbrief, ausgewählte Stellen der übrigen Briefe.

b. Römisch-Katholische.

Untere Abtheilung (Sexta und Quinta): 2 St. w. Die wichtigsten christlichen Gebete. Die Lehre vom Glauben und den Sacramenten, nach dem Diöcesan-Katechismus. Ausgewählte Stücke des Alten Testamentes.

Mittlere Abtheilung (Quarta und Unter-Tertia): 2 St. w. Die zwölf Glaubensartikel, Wiederholung der Sacramentenlehre, nach dem Diöcesan-Katechismus. Die sonntäglichen Evangelien; Geschichte der vorchristlichen Offenbarungen.

Obere Abtheilung (Ober-Tertia bis Prima): 2 St. w. Die Lehre von der Kirche, von der Gnade und den Sacramenten.

c. Alt-Katholische.

Untere Abtheilung (Sexta bis Unter-Tertia): 2 St. w. Lehre von der Kirche, (Gründung, Verfassung, Kirchenversammlungen), von den Sacramenten, nach dem kleinen Katechismus; einschlägige Abschnitte aus der bibl. Geschichte (zu der Lehre von der Kirche) gelesen und gelernt.

Obere Abtheilung (Ober-Tertia bis Prima): 2 St. w. Allgemeine und specielle Einleitung in die Religionslehre, nach dem Leitfaden für den katholischen Religionsunterricht für höhere Schulen.

II. Deutsch.

Sexta: 4 St. w. Lesestücke, Besprechung derselben, Lernen und Vortragen leichter Gedichte. Wöchentliche schriftliche Arbeiten, Dictat oder Nacherzählung.

Quinta: 4 St. w. Lesestücke und Gedichte wie oben. — Der einfache erweiterte Satz. Orthographische Uebungen. Vierzehntägige Arbeiten.

Quarta: 4 St w. Lesestücke wie oben; Balladen von Bürger, Schiller, Uhland. — Satzlehre; starke und schwache Verba. Orthographische Uebungen; 14 täg. Arbeiten.

Unter-Tertia: 3 St. w. Lesestücke, Balladen, freie Vorträge erzählenden Inhalts. — Satzlehre, Flexion, Wortbildung. 2—3 wöch. Arbeiten.

Ober-Tertia: 3 St. w. Prosaische und poetische Lectüre; Balladen. Memoriren; poetischer und erzählender Vortrag. Anleitung zum Disponiren; freie mündliche Darstellung bekannter Gegenstände. Versmass, Synonymen, Tropen. 3 wöch. Arbeiten.

Unter-Secunda: 3 St. w. Schillers Balladen, Spaziergang und Glocke lesen, lernen und vortragen; eines der leichteren Dramen Schillers. — Wiederholung der Grammatik. Monatliche Aufsätze.

Ober-Secunda: 3 St. w. Homer's Ilias und Odyssee (nach Voss), das Nibelungenlied (nach Simrock); Schillers culturhistorische Gedichte und Wallenstein. Monatliche Aufsätze.

Prima: 3 St. w. Erstes Jahr: Die älteren Perioden der deutschen Literatur bis auf Lessing. Eingehende Lectüre ausgewählter Proben, bes. Nibelungen. — Lessing (Minna von Barnhelm und Nathan); Dramen von Sophokles (nach Donner) und Shakspeare (nach Schlegel-Tieck). Einleitung in die Psychologie. Monatliche Aufsätze.

Zweites Jahr: Herder (Cid) und zeitgenössische Dichter, Goethe (Hermann u. Dorothea, Iphigenia, lyrische Gedichte), Schiller (Braut von Messina, lyrische Gedichte, Künstler). Dramen von Sophokles und Shakspeare. Einleitung in die Logik. Monatliche Autsätze.

III. Latein.

Sexta: 8 St. w. Regelmässige Formenlehre, Vocabellernen, Uebersetzen. Wöch. kurze Arbeiten.

Quinta: 6 St. w. Wiederholung; Pronomen, unregelmässige Verba. Vocabellernen, Uebersetzen. Wöchentl. schriftl. Arbeiten.

Quarta: 6 St. w. Wiederholung der regelmässigen und unregelmässigen Formenlehre. Casuslehre, Grundlehren der Syntax, Acc. c. Inf., Abl. abs. — Uebersetzen. Vierzehntägige Arbeiten.

Unter-Tertia: 5 St. w. Wiederholung der Casuslehre, Moduslehre. Mündliches und schriftliches Uebersetzen. Caesar d. b. G. I., 1—30. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Tertia: 5 St. w. Casuslehre in eingehender Behandlung. Caesar d. b. G. I., II., III. Vierzehntägige Arbeiten.

Unter-Secunda. 4 St. w. Moduslehre; Lectüre aus Sallust, Livius, Ovid. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Secunda: 4 St. w. Abschluss der Syntax. Lectüre aus Livius, Cicero u. Ovid. Vierzehntägige Arbeiten.

Prima: 3 St. w. Lectüre aus Tacitus Germania, Livius, Cicero pro leg. Man., in Catil.; Vergil Aen. libb. I., II., VI., einzelne Oden von Horaz.

IV. Französisch.

Quinta: 5 St. w. Formenlehre, regelmässige Conjugation; Leseübungen, Memoriren. — Wöch. Arbeiten.

Quarta: 4 St. w. Wiederholung, Pronom, unregelmässige Verbes; Lesen, Memoriren. Vierzehntägige Arbeiten.

Unter-Tertia: 4 St. w. Wiederholung, unregelm. Verb; Subst., Adj., Numer., Adv., Prépos.; Lesen, Memoriren, Anfang französischer Unterhaltung. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Tertia: 4 St. w. Wiederholung; Temps, Modes, Subjonctif, Participe. Lesen, Memoriren, Uebung in französischer Unterhaltung. Vierzehntägige Arbeiten.

Unter-Secunda: 4 St. w. Wiederholung; Anwendung der Redetheile, Rection des Verbe, Lectüre zusammenhangender Stücke; französische Unterhaltung. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Secunda: 4 St. w. Wiederholung der gesammten Syntax, Lectüre classischer Prosa (Michaud histoire des croisades, od. Ségur, incendie de Moscou). Französische Unterhaltung. Vierzehntägige Arbeiten.

Prima: 4 St. w. Wiederholung der ganzen Grammatik in franz. Sprache. Lectüre: Erstes Jahr Corneille (Cinna), Racine (Athalie), Molière (l'Avare, le Misanthrope); zweites Jahr Delavigne (les enfants d'Edouard) Chateaubriand (Atala, Réné); Prosa des XIX. Jahrhunderts. Uebersetzen deutscher classischer Prosa und Poesie in's Französische (Schiller Wallenstein's Tod); Memoriren von Gedichten, Vortrag. Unterrichtssprache französisch. Monatliche freie Aufsätze.

V. Englisch.

Unter-Tertia: 3 St. w. Formenlehre, Aussprache, Leseübungen. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Tertia: 3 St. w. Abschluss der Formenlehre, Lesen, Memoriren. Vierzehntägige Arbeiten.

Unter-Secunda: 3 St. w. Grammatik in eingehender Behandlung. Artikel, Substantiv, Verb. — Lesen, Memoriren, mündliche und schriftliche Uebungen. Vierzehntägige Arbeiten.

Ober-Secunda: 3 St. w. Abschluss der Grammatik, englische Unterhaltung, zusammenhangende Lesestücke. Vierzehntägige Arbeiten.

Prima: 3 St. w. Grammatische Wiederholung; Synonymen. Lectüre erstes Jahr Shakspeare, (Julius Caesar); zweites Jahr Byron (Marino Faliero), neuere Prosa. Uebersetzen deutscher classischer Prosa und Poesie in's Englische. Unterrichtssprache englisch. Monatliche freie Aufsätze.

VI. Geschichte.

Sexta:	2 St. w. Erzählungen aus der Griechischen Götter- und Heldensage.
Quinta:	2 St. w. Erzählungen aus der Deutschen Geschichte.
Quarta:	2 St. w. Erzählungen aus der Griechischen und Römischen Geschichte.
Unter-Tertia:	2 St. w. Deutsche Geschichte bis 1517.
Ober-Tertia:	2 St. w. Neuere Geschichte bis 1789.
Unter-Secunda:	2 St. w. i. S. Neueste Geschichte von 1789 bis zur Gegenwart; i. W. Griechische Geschichte.
Ober-Secunda:	2 St. w. Alte Geschichte, Orient, Griechenland, Rom.
Prima:	2 St. w. Erstes Jahr Mittelalter, zweites Jahr neuere Zeit.

VII. Geographie.

Sexta:	2 St. w. Allgemeine Uebersicht, topische Geographie von Europa, genauer von Deutschland.
Quinta:	2 St. w. Oceane; topische Geographie der aussereuropäischen Erdtheile.
Quarta:	2 St. w. Südliche Halbinseln von Europa: Schweiz, Frankreich, Niederlande.
Unter-Tertia:	2 St. w. Deutschland, Oesterreich.
Ober-Tertia:	2 St. w. Grossbritannien, Dänemark, Schweden, Norwegen, Russland, Asien.
Unter-Secunda:	1 St. w. Mathematisch-physische Geographie im Umriss; Afrika, Amerika, Australien.
Ober-Secunda:	1 St. w. Allgemeine Wiederholung der topischen uud politischen Geographie.
Prima:	1 St. w. Erstes Jahr: Mathematische Geographie und sphärische Astronomie. Zweites Jahr: Physische Geographie, Handelsgeographie.

VIII. Naturgeschichte.

Sexta:	2 St. w. Sommer: Beschreibung einheimischer Pflanzen. Winter: Säugethiere und Vögel.
Quinta:	2 St. w. Sommer: Beschreibung einheim. Pflanzen, Einführung in das Linné'sche System. Winter: Säugethiere und Vögel.
Quarta:	2 St. w Sommer: Einheimische Pflanzen nach dem Linné'schen System. Winter: Wirbelthiere.
Unter-Tertia:	2 St. w. Sommer: Botanik, Uebungen im Bestimmen, natürliches System. Kryptogamen. Winter: Anthoprologie ; wirbellose Thiere.
Ober-Tertia:	2 St. w. Sommer: Botanik, Bestimmen von Pflanzen nach dem natürlichen System. Winter: Wiederholung der Zoologie. Mineralogie.
Unter-Secunda:	1 St. w. Sommer: Erläuterung des natürl. Systems (Decandolle); wichtigste Familien. Winter: Oryktognosie.
Ober-Secunda:	1 St. w. Sommer: Geognosie und Geologie. Winter: Allgemeine Wiederholung.

IX. Physik.

Ober-Tertia:	1 St. w. Allgemeine Einleitung; Uebung im Beobachten und Beschreiben.
Unter-Secunda:	3 St. w. Elemente der Lehre von der Elektricität, dem Magnetismus, dem Lichte; Allgemeine Eigenschaften der Körper, Statik und Mechanik der festen, flüssigen und luftförmigen Körper.
Ober-Secunda:	3 St. w. Wärmelehre, Akustik.
Prima:	3 St. w. Erstes Jahr: Elektricität, Magnetismus. Zweites Jahr: Optik; allgemeine Wiederholung.

X. Chemie.

Unter-Secunda:	2 St. w. Allgemeine Einleitung; Metalloïde.
Ober-Secunda:	2 St. w. Metalle.
Prima:	3 St. w. Wiederholung der Metalloïde und Metalle; praktische Arbeiten. Qualitative Analyse unorganischer Körper. Ausgewählte Capitel der organischen Chemie.

XI. Mathematik.

Quarta:	4 St. w. Elemente der Geometrie bis einschliesslich der Lehre vom Dreieck; Elemente der Algebra.
Unter-Tertia:	4 St. w. Viereck, Vieleck, Kreis; Rechnung mit allgemeinen Grössen.
Ober-Tertia:	4 St. w. Flächeninhalt, Aehnlichkeit der Figuren; Potenzen, Wurzeln, Proportionen, Gleichungen ersten Grades mit einer und mehreren Unbekannten.
Unter-Secunda:	4 St. w. Geometrische Berechnungen; ebene Trigonometrie, geometrische Construction algebraischer Ausdrücke, Potenzen, Wurzeln, Logarithmen, quadratische Gleichungen mit einer und mehreren Unbekannten.
Ober-Secunda:	5 St. w. Wiederholung der Trigonometrie; Stereometrie; arithmetische und geometrische Reihen; figurirte Zahlen; Gleichungen I. und II. Grades schwierigerer Art; reciproke Gleichungen.
Unter-Prima:	5 St. w. Geometrie: das Prismatoid, die regelmässigen Körper. Sphärische Trigonometrie; Wiederholung und Erweiterung des bisherigen geometrischen Unterrichts. — Arithmetik und Algebra: Progressionen, Rentenrechnung, combinatorische Operationen, Reihen höherer Ordnung, binomischer Lehrsatz, Kettenbrüche, diophant. Gleichungen, Gleichungen III. und IV. Grades, numer. Gleichungen aller Grade.
Ober-Prima:	5 St. w. Analytische Geometrie. Maxima und Minima; Gleichungen III. und IV. Grades; Theorie der algebraischen Gleichungen. Kettenbrüche, unbestimmte Gleichungen, Analysis; Elemente der Differential- und Integralrechnung. Repetitionen über alle Gebiete der Mathematik. — Statik und Mechanik der festen, flüssigen und luftförmigen Körper.

XII. Rechnen.

Sexta.	5 St. w. Die vier Species in ganzen unbenannten u. benannten Zahlen; Bruchrechnung.
Quinta:	4 St. w. Decimalbrüche, Regel de tri.
Quarta:	3 St. w. Regel de tri in Decimalbrüchen; Zins-, Rabatt-, Discontorechnung.
Unter-Tertia:	2 St. w. Rabatt, Disconto, Kettenregel, einfache Waarencalculation.
Ober-Tertia:	2 St. w. Waarencalculation; zusammengesetzte Fälle der Gesellschaftsrechnung.
Unter-Secunda:	1 St. w. Wechselrechnung, Terminrechnung; Wiederholungen.

XIII. Zeichnen.

Quinta:	2 St. w. Freihandzeichnen; Anfänge des Linearzeichnens und der Perspective.
Quarta:	2 St. w. Contourzeichnen, Blätter und Blumen. Aufgestellte Holzkörper in einfachster Schattirung. Gerade und krumme Linien. Parquetmuster, Perspective.
Unter-Tertia:	2 St. w. Ornamentale Contouren; menschliche Köpfe und Figurentheile.
Ober-Tertia:	2 St. w. Antike Muster architektonischer Formen; Vorlagen in Feder- und Bleistiftmanier. Gypsmodelle. Abschluss der perspectivischen Uebungen.
Unter-Secunda:	2 St. w. Gypsmodelle; antike Muster und Renaissance-Ornamente.
Ober-Secuuda:	2 St. w. Aquarelliren von Planzeichnungen, Freihandzeichnen mit Renaissance-Ornamenten in zwei Kreiden.
Prima:	3 St. w. Freihandzeichnen nach Gypsmodellen in zwei Kreiden oder Sepia. Projection, Schattenconstruction.

XIV. Schreiben.

Sexta: 4 St. w., Quinta: 3 St. w., Quarta: 2 St. w., Unter-Tertia: 1 St. w., Einübung der deutschen und lateinischen Schrift nach den Heften von Henze.

XV. Singen.

Sexta: 1 St. w., Quinta: 1 St. w. Stimmübungen und Einübung von Choralmelodien und Volksliedern. Ausserdem wird ein Chor aus den bessern Stimmen der höheren Classen gebildet zur Einübung vierstimmiger Gesänge.

XVI. Turnen.

Die sämmtlichen turnenden Schüler waren in 3 Abtheilungen von je 50—100 Schülern getheilt und betrieben im Sommer und Winter in 2 St. w. Freiübungen nach dem amtlichen Lehrplan von Euler, Gerüstübungen nach dem Lehrgange der Central-Turnanstalt.

A. Freiübungen. I. Gliederübungen auf der Stelle. Aufstellung in Frontreihe. Flankenstellung. Grundstellung. Offene Frontstellung durch Herausziehen von Nro. 1 oder 2. Offene Frontstellung durch Abstandnehmen. Offene Flankenstellung. Fussstellungen. Wendungen. — a. Kopfbewegungen: Kopfdrehen, Zusammensetzung von Kopfdrehen und Kopfbeugen. b. Armbewegungen: Armheben und -senken. Armschwingen. Armwellen. Armstrecken nach den fünf Grundrichtungen. c. Rumpfbewegungen: Rumpfdrehen. Rumpfbeugen vorwärts, rückwärts, seitwärts. d. Bein- und Fussbewegungen: Beinheben, -senken. Beinspreizen etc. II. Gliederübungen von der Stelle. Gewöhnlicher Gang. Laufen. Spiele. III. Ordnungsübungen. Reigenartige Uebungen. Kreislinie, Schlangenlinie, Schneckenlinie etc. Marsch. Marschiren in Frontreihe. Marschiren in Flankenreihe.

B. Geräth- und Gerüstübungen. Sprünge über Schnur und Graben. Hoch-, Weit- und Tiefsprung. (Sturmsprung) Uebungen am Steige- und Klettergerüst und an der Leiter. Uebungen an Stangen und Tauen, am Reck, am Barren, Bock, Pferd, Streckschaukel und Rundlauf.

Lehrplan der Vorschule.

I. Religion.

Dritte Classe: 2 St. w. Erzählen und Nacherzählen biblischer Geschichten, Vor- und Nachsprechen kurzer Gebete.

Zweite Classe: 2 St. w. Leichtere biblische Geschichten des A. T. werden erzählt, besprochen und nacherzählt, einige Kirchenlieder gelernt.

Erste Classe: 2 St. w. Biblische Geschichten des N. T., sechs Kirchenlieder.

II. Deutsch.

Dritte Classe: 12 St. w. Erlernen das Lesens deutscher und lateinischer Druckschrift, Lautiren und Buchstabiren; Abschreiben der Lesestücke; Lernen kurzer Gedichte, besonders Fabeln.

Zweite Classe: 12 St. w. Uebung im Lesen an kurzen Erzählungen und Gedichten; Erlernen der letzteren und Niederschreiben aus dem Gedächtnisse; Dictir- und Abschreibeübungen.

Erste Classe: 12 St. w. Leseübungen. Schreiben nach Dictat und Abschreiben; wöchentliche kleine Aufsätze, meist Fabeln und kurze Erzählungen. Laute und Silben; Hauptwort, Eigenschaftswort, Geschlechtswort, Zeitwort. Lernen von 12 Gedichten.

III. Rechnen.

Dritte Classe: 6 St. w. Zuzählen und Abziehen im Zahlenkreise von 1—100.

Zweite Classe: 6 St. w. Addiren, Subtrahiren, Multipliciren, im Kopfrechnen auf den Zahlenkreis von 1—1000 beschränkt; Anfang des Dividirens im Zahlenkreise von 1—100.

Erste Classe: 6 St. w. Dividiren in unbenannten, die vier Rechnungsarten in benannten Zahlen. Leichtere Aufgaben im Kopfrechnen.

IV. Schreiben.

Dritte Classe:	6 St. w.	Deutsche Schrift, kleine und grosse Buchstaben.
Zweite Classe:	6 St. w.	Einübung der deutschen Schrift in Wörtern und Sätzen.
Erste Classe:	4 St. w.	Deutsche und lateinische Schrift nach den Heften von Henze.

V. Singen.

Erste Classe:	2 St. w.	Stimmbildungsübungen; einstimmige Volkslieder; einige Choralmelodien.

Erläuterungen zum Lehrplan.

In der Vorschule hat jede der drei Classen einen einjährigen Cursus; da die Aufnahme in die Sexta der Realschule, von besonders begründeten Ausnahmen abgesehen, nicht vor vollendetem neunten Lebensjahre stattfinden darf, so können in die unterste Classe der Realschule nur solche Knaben aufgenommen werden, die bis zum 1. Juli das sechste, in die mittlere nur solche, die bis dahin das siebente, in die obere nur solche, die bis dahin das achte Lebensjahr vollendet haben werden. In der Realschule hat die Prima einen zweijährigen, jede der anderen Classen einen einjährigen Cursus; der gesammte Lehrgang derselben umfasst also einen Zeitraum von neun Jahren, der Regel nach vom vollendeten neunten bis zum vollendeten achtzehnten Jahre.

Der Schulunterricht der Realschule wird täglich durch eine gemeinsame Morgenandacht aller Schüler in der Aula eröffnet, welche aus dem Vorlesen eines Liedes, eines Psalms oder einer religiösen Betrachtung durch einen der Lehrer und dem Absingen eines passenden Liederverses durch die Schüler bestehend, einem lediglich pädagogischen, nicht einen der paritätischen Anstalt unangemessenen kirchlichen Charakter trägt und an welche sich die etwa nöthigen Mittheilungen und Anweisungen für alle Schüler durch den Director anschliessen. Der Unterricht währt Vormittags im Sommer von 7—11, im Winter von 8—12, und Nachmittags, Mittwoch und Sonnabend ausgenommen, von 2—4 Uhr. Nach der zweiten Vormittags- und der ersten Nachmittagsstunde finden Pausen von je 15 Minuten, übrigens zwischen jeden zwei Stunden Pausen von je 5 Minuten statt. Der Unterricht in der Vorschule beginnt Vormittags eine Stunde früher und übersteigt nicht 26 Stunden wöchentlich.

Während des grössten Theiles des Sommers 1876 musste ausnahmsweise der gesammte wissenschaftliche Unterricht in die Vormittagsstunden zusammengelegt werden, damit die Nachmittage für die ohne störendes Geräuch nicht durchführbare Fertigstellung der baulichen Arbeiten verwendbar blieben. So fiel nur Schreib- und Zeichenunterricht auf die Nachmittage.

Ausserhalb der eigentlichen Unterrichtszeit nach dem Vormittagsunterrichte liegt, der noch unvermeidlichen Classencombination halber, der Religionsunterricht der katholischen und israelitischen Schüler. Von den ersteren wurden die römisch-katholischen in drei Abtheilungen (von 12, 26 und 17 Schülern) durch den Herrn Caplan Comans, die altkatholischen (11 Schüler) in 2 Abtheilungen und in Gemeinschaft mit den Schülern gleichen Bekenntnisses aus dem Progymnasium und der Königl. Provinzial-Gewerbeschule durch den Herrn Pfarrer Rabbertz in 2 Stunden wöchentlich unterrichtet; den Religionsunterricht der israelitischen Schüler ertheilte in gleichfalls 2 Abtheilungen und je 2 Stunden wöchentlich der Herr Oberrabbiner Dr. Horowitz.

Vom evangelischen Religionsunterrichte waren die Confirmanden dispensirt.

Facultativer Unterricht im Italiänischen wurde seit dem Ausscheiden des Herrn Breusing nicht mehr ertheilt.

Den Turnunterricht leitete Herr Graeber. Dispensirt waren 60 Schüler.

Vertheilung des Unterrichts während

Lehrer.	Prima. Ord. Dr. Evers.	Ober-Secunda Ord. Dr. Krumm.	Unter-Sec. A. Ord. Dr. Soldan.	Unter-Sec. B. Ord. Breusing. i. S.	Ober-Tertia A. Ord. Dr. Schwabe.	Ober-Tertia B. Ord. Quossek.
1. Dr. E. Schauenburg, Director.	3 Deutsch 3 Latein					
2. W. Mink, Oberlehrer.	5 Mathematik (Unt.-Prima)	1 Naturgesch		4 Math. (i.S.)		
3. Dr. M. Evers, Oberlehrer.	5 Mathematik (Ob.-Prima) 3 Physik 1 Geographie	3 Physik	3 Physik 4 Mathematik			
4. Dr. M. Krumm, Oberlehrer.	3 Engl. (i.W.) 3 Chemie	3 Englisch 5 Mathematik 2 Chemie	2 Chemie			
5. Dr. A. Soldan, Oberlehrer.	2 Geschichte		3 Deutsch 4 Latein 3 Gesch u. Geo.	4 Latein (i.S.) 3 Gesch. u. Geographie (i.S.)		
6. E. Stolte, ord. Lehrer.	2 Religion	1 Geographie	2 Religion	2 Relig. (i. S.)	2 Religion	3 Deutsch
7. H. Breusing, ord. Lehrer.	3 Engl. (i. S.)			3 Deutsch (i.S.) 4 Franz. (i.S.) 3 Engl. (i S.)		
8. Dr. F. H. Rogivue, ord. Lehrer.	4 Französisch	4 Französich			4 Französich	
9. Dr. C. Schwabe, ord. Lehrer.		3 Deutsch 4 Latein 2 Geschichte			3 Deutsch 5 Latein 4 Gesch. u. Geo.	
10. C. Quossek, ord. Lehrer.			4 Französisch 3 Englisch		4 Mathematik	4 Französich 3 Englisch 4 Mathematik
11. H. Rodenbusch, ord. Lehrer.		2 Religion				5 Latein
12. Dr. C. Hagen, ord. Lehrer.			1 Naturgesch.	1 Naturg. (i.S.)	1 Naturlehre 2 Naturgesch.	1 Naturlehre 2 Naturgesch.
13. F. von Aschen, ord. Lehrer.						
14. A. Prœscholdt, ord. Lehrer.						2 Geschichte 2 Geographie
15. C. Schumacher, ord. Lehrer.			1 Rechnen		2 Rechnen	2 Rechnen
16. A. Holtzheuer, ord. Lehrer	(3 Vierstimmiger Chor)				3 Englisch	
17. H. Graeber, Zeichenlehrer.	3 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichnen i. S.	2 Zeichnen	2 Zeichnen
18. H. Stader, ord. Lehrer.						
19. W. v. d. Thüsen, Lehrer der Vorschule.						
20. J. Merker, Lehrer der Vorschule.						
21. C. Weiss, Lehrer der Vorschule.						
	32	32	32	32	32	32

des Schuljahres 1876—1877.

Unter. Tertia Ord. **Rodenbusch.**	Quarta A. Ord. **Præscholdt.**	Quarta B. Ord. **v. Aschen.**	Quinta Ord. **Schumacher.**	Sexta Ord. **Stader.**	Vorschule A. Lehrer **v. d. Thüsen.**	Vorschule B. Lehrer **Merker.**	Vorschule C. Lehrer **Weiss.**	Summa
								6
								10 (i. S.) 6 (i. W.)
								19
								15 (i. S.) 19 (i. W.)
			6 Latein (i. W.)					19 (i. S.) 18 (i. W.)
			2 Religion	8 Latein				22
			6 Latein (i. S.)					19 (i. S.)
4 Französisch			5 Französisch					21
								21
								22
2 Religion 3 Deutsch 5 Latein	2 Religion							19
2 Naturgesch. 4 Mathematik	2 Naturgesch.	2 Naturgesch.	2 Naturgesch.	2 Naturgesch.				22 (i. S.) 21 (i. W.)
	4 Französisch	4 Deutsch 6 Latein 4 Französisch 4 Gesch. u. Geo.						22
2 Geschichte 2 Geographie	4 Deutsch 6 Latein 4 Gesch. u. Geo.							22
2 Rechnen	2 Rechnen	2 Rechnen	4 Deutsch 2 Geschichte 4 Rechnen					21
3 Englisch	4 Mathematik	4 Mathematik	2 Geographie 1 Gesang	2 Geschichte 1 Gesang				23
2 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichen	2 Schreiben 2 Zeichnen					23 (i. S.) 21 (i. W.)
1 Schreiben	2 Schreiben	2 Schreiben		2 Religion 4 Deutsch 2 Geographie 5 Rechnen 4 Schreiben				22
					26 sämmtl. Unt.			26
						26 sämmtl. Unt.		26
							26 sämmtl. Unt.	26
32	32	32	32	30	26	26	26	

Schriftliche Arbeiten der Abiturienten.

I. Herbst 1876. 1. Deutscher Aufsatz: Ein Mensch sein heisst ein Kämpfer sein. — 2. Religionsaufsatz: a. Für die evangel. Abiturienten: Was heisst und wie geschieht die Wiedergeburt? b. Für die katholischen Abiturienten: Warum ist das Erlösungswerk Christi eine vollkommene Genugthuung für die Schuld der Menschheit? — 3. Französisches Extemporale: Charlemagne et les Saxons. — 4. Englischer Aufsatz: Frederick II., Emperor of Germany. — 5. Mathematische Arbeit. 1) Es sollen die Wurzeln der Gleichungen: 1) $xy+xy^3=60$ und 2) $x+xy^2+xy^4=182$ gefunden werden. — 2) Auf einem Schiffe wird am längsten Tage der Aufgang der Sonne um $3^h\ 2'\ 30''$, der Untergang derselben um $8^h\ 57'\ 30''$ beobachtet; in welcher geographischen Breite befindet sich dasselbe? — 3) Wie gross ist die Höhe eines in ein reguläres Oktaëder eingeschriebenen Kegelstumpfes, wenn die Radien der Grundflächen desselben $r_,=4^{cm}$ und $r_{,,}=3^{cm}$ betragen, und wenn die Kante des Oktaëders gleich ist der Kante eines regulären Ikosaëders, dessen Oberfläche $0=1247,_{04}^{\square cm}$ beträgt? — 4) Es soll der geometrische Ort des Mittelpunktes eines Kreises gefunden werden, welcher von zwei sich rechtwinklig schneidenden Axen zwei Sehnen von der Länge 2c und 2d abschneidet. 6. Physikalische Arbeit. 1) Durch einen Concavspiegel von 80^{cm} Focalweite wird einem 2^m hohen und 120^m entfernten Objecte ein Bild erzeugt; a) wo liegt dasselbe? b) wie gross ist dasselbe? c) wenn dasselbe nun durch ein System von zwei um $e=5^{cm}$ von einander entfernten Biconvexlinsen von den Brennweiten $\beta_,=21^{cm}$ und $\beta_{,,}=16^{cm}$ durch ein Auge von 30^{cm} deutlicher Sehweite beobachtet wird, wie gross wird dann jenes Bild erscheinen? — 2) Aus einer horizontalen Entfernung von 2000^m soll ein Festungswerk beschossen werden, welches sich 200^m über der horizontalen des Standortes des Geschützes befindet. Wenn nun dem Geschosse eine Geschwindigkeit von 240^m ertheilt werden kann, a) unter welchem Elevationswinkel α muss das Geschoss geworfen werden, α) für den Bogenschuss, β) für den scharfen Schuss; b) nach welcher Zeit wird dasselbe in diesen beiden Fällen jenes Ziel erreichen? 7. Chemische Arbeit. 1) Man will 85 Kg. chlorsaures Kali darstellen. Zur Darstellung soll ein Braunstein verwandt werden, der 6% kohlensauren Kalk und 10% andere Verunreinigungen enthält und eine Salzsäure mit 18% Säuregehalt. Wie viel von beiden Stoffen ist erforderlich? 2) Das Kalium und die wichtigsten Verbindungen desselben.

II. Ostern 1877. 1. Deutscher Aufsatz: In deiner Brust sind deines Schicksals Sterne. (Schillers Wallenstein.) — 2. Religionsaufsatz (ev.): Warum ist die geistliche Armuth eine wesentliche Bedingung wahrer Frömmigkeit? — 3. Französisches Extemporale: Première guerre de Silésie. 4. Englischer Aufsatz: Charles I. King of England. — 5. Mathematische Arbeit: 1) Es sollen die Wurzeln der Gleichung $p^2x^4+p^3x^3+p^2qx^2+p^2rx+r^2=0$ gefunden werden für den Fall, dass p gleich ist dem Producte aus dem zweiten und sechsten generellen Werthe von z aus der Gleichung $z^6-1=0$, dass q gleich ist dem Nenner des vierten Partialbruches aus dem Kettenbruche, dessen Glieder 1, 1, 1, 2, 6 . . . sind, und dass r gleich ist dem Fünffachen der vierten Zahl der dritten Ordnung der figurirten Zahlen. — 2) In einem Dreiecke sei gegeben die Seite $c=14^{cm}$, der ihr gegenüberliegende Winkel $\gamma=120^0 30' 36,_{95}''$ und die Differenz der durch das Höhenperpendikel h_c auf c gebildeten Abschnitte $m-n=4^{cm}$. Es sollen die übrigen Seiten und Winkel des Dreiecks gefunden werden. 3) Ueber einer Fläche eines regelmässigen Dodekaëders ist ein gerader Kegel construirt, dessen Basis die Seiten jener Fläche berührt, und welcher in seiner Erweiterung nach unten zu die Ecken der gegenüberliegenden Fläche des Dodekaëders in seinen Mantel aufnimmt. Wenn nun die Kante des Dodekaëders 5^{cm} beträgt, wie hoch ist dann jener Kegel? — 4) Auf einer Ellipse, deren Hauptaxen $2a=12$ und $2b=10$ sind, ist ein Punkt p durch seine Ordinate $y_,=3$ unvollständig bestimmt. Es soll um dieselbe ein Parallelogramm so beschrieben werden, dass seine Seiten an die Scheitelpunkte der conjugirten Durchmesser, von denen der eine durch den Punkt p geht, gezogene Tangenten sind. — 6. Physikalische Arbeit. 1) Der wirkliche Durchmesser der Venus beträgt 1694 Meilen, à 7,4 Klm.; a. wie gross ist der Durchmesser des Bildes derselben, welches durch eine Biconvexlinse von $\beta_1=4^m$ Focalweite von ihm erzeugt wird, wenn sich die Venus in der Erdnähe, 5005000 Ml., befindet? b) wie gross aber erscheint dasselbe einem weitsichtigen Auge von $79,_5{}^{cm}$ deutlicher Sehweite, wenn dasselbe bewaffnet ist mit einem Fernrohre, dessen Objectiv jene Linse ist, und dessen Ocular aus zwei um $4,_5{}^{mm}$ von einander entfernten Biconvexlinsen besteht, deren erste eine Focalweite von $\beta_2=33^{mm}$, und deren zweite, dem Auge am nächsten liegende, eine solche von $\beta_3=26,_5{}^{mm}$ besitzt? — 2) Zwei je $7,_5$ Kilometer lange und entgegengesetzt gerichtete Eisenbahnen A und B stossen mit ihren

höchsten Punkten zusammen; der Elevationswinkel von A beträgt $\alpha_{,} = 18^{0}\ 21'$, derjenige von B $\alpha_{,,} = 22^{0}\ 53'$. Auf jeder derselben bewegt sich ein Wagen, und beide sind durch ein Seil parallel der Bahn mit einander verbunden; a. wenn nun derjenige auf A ein Gewicht von 17,500 Kilogr. besitzt, wie viel muss der auf B besitzen, wenn sich beide im Gleichgewicht halten sollen? b. wenn aber das Gewicht des Wagens auf B um 500 Kilogramm vermehrt wird, mit welcher Geschwindigkeit wird dann B unten ankommen? c. wenn aber auf der Mitte der Bahn das Seil risse, welche lebendige Kraft würde dann B am Ende der Bahn erlangen? — 7. Chemische Arbeit. 1) Wieviel a. Zink mit 0,54% Bleigehalt, b. Schwefelsäure mit 85% H_2SO_4, c. Chlorsaures Kali mit 5% Chlorkalium braucht man, wenn das Drummondsche Licht während 2 Stunden brennen soll und in der Minute durchschnittlich 450 Ccm. Knallgas erfordert? 2) Darstellung und Eigenschaften der Salpetersäure.

C. Verordnungen der hohen Behörden.

Coblenz, 9. März 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium empfiehlt Aug. Kluckhohn „Luise, Königin von Preussen," Berlin Habel 1876.

Coblenz, 27. März 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium theilt Verfügung des Königl. Ministeriums vom 13 März mit, durch welche auf die Wichtigkeit der Lebensversicherungen und die Bereitwilligkeit der Gesellschaften zu Erleichterungen hingewiesen wird.

Coblenz, 3. April 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium verfügt, dass die Hauptferien von Montag den 21. August bis Samstag den 23. September dauern.

Coblenz, 29. April 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium fordert auf Grund einer Verfügung des Königlichen Ministeriums vom 18. April Bericht über die Besoldungsverhältnisse der Schuldiener, behufs Ermittelung der Aussichten für die Militär-Anwärter auf höhere und besser besoldete Stellen.

Coblenz, 17. Mai 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium genehmigt die Unterrichtsvertheilung und den Stundenplan für das Sommer-Semester.

Coblenz, 18. Mai 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium theilt eine Circularverfügung des Königlichen Ministeriums vom 29. April mit, zufolge welcher für die Ausbildung von Lehrern höherer Lehranstalten, namentlich akademisch gebildeter, zu Turnlehrern an solchen Schulen unter erleichternden Bedingungen ein Cursus in der Central-Turn-Anstalt eröffnet werden soll.

Coblenz, 20. Mai 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium fordert unter Mittheilung einer Verfügung des Königlichen Ministeriums vom 11. Mai Bericht über die Zahl der Zöglinge, welche nach Erlangung der Berechtigung zum einjährigen Dienste die höheren Lehranstalten verlassen haben, und derjenigen, welche nach der Erlangung auf denselben verblieben sind.

Coblenz, 12. Juni 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium ernennt den Director für die bevorstehende Abiturientenprüfung zum Königlichen Commissarius.

Coblenz, 24. Juui 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium fordert Bericht, wie der normale Turnbetrieb herzustellen sei.

Coblenz, 7. August 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium genehmigt den Abschluss des Sommer-Semesters für den 12. August.

Coblenz, 15. August 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium macht auf die culturhistorischen Wandtafeln von Luchs aufmerksam.

Coblenz, 23. August 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium fordert Bericht, welcher Katechismus dem katholischen Religionsunterrichte zu Grunde liege.

Coblenz, 25. August 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium untersagt den Gebrauch der Bone'schen deutschen Lesebücher.

Coblenz, 6. September 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium empfiehlt die Bestrebungen des Rheinischen Vereins der Alterthumsfreunde.

Coblenz, 11. September 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium theilt eine Verfügung des Königlichen Ministeriums vom 20. Juni mit, welche Bestimmungen trifft für den Fall des Ueberganges von Schülern aus einer höheren Lehranstalt auf eine andere. Namentlich wird verfügt:

§. 6. Schülern, welche mit einem den obigen Vorschriften entsprechenden Abgangszeugnisse versehen von einem als vollberechtigt anerkannten Gymnasium (bez. Realschule I. O.) unmittelbar, ohne dass zwischen dem Agange von der früberen und dem Eintritte in die neue Anstalt eine Zwischenzeit von längerer Dauer als 6 Wochen eingetreten ist, auf ein anderes Gymnasium (bez. eine Realschule I. O.) übergehen, werden ohne Erfordern einer Aufnahmeprüfung in diejenige Classe und Abtheilung gesetzt, welcher sie zur Zeit der Aufnahme an der Lehranstalt, von welcher sie abgegangen sind, angehören würden. Dasselbe gilt von dem Uebergang von einem dem Gymnasium in den entsprechenden Classen als gleichstehend anerkannten Progymnasium und von einer der Realschule I. O. in den entsprechenden Classen als gleichstehend anerkannten höheren Bürgerschule auf eine andere Schule derselben Kategorie.

§. 7. Beim Uebergange von einem Progymnasium (bez. einer höheren Bürgerschule) der in §. 6 bezeichneten Kategorie auf ein Gymnasium (bez. eine Realschule I. O.) haben für die Aufnahme in die Classen bis einschliesslich Secunda die nach §. 2 ausgestellten Abgangszeugnisse die gleiche Geltung, wie die der entsprechenden Classe eines Gymnasiums (bez. einer Realschule I. O.). Die Berechtigung zur Aufnahme in die Prima eines Gymnasiums (bez. einer Realschule I. O.) wird nicht durch ein blosses Abgangszeugniss, sondern nur durch das Zeugniss über die nach Abschluss des gesammten Lehrcursus des Progymnasiums (bez. der höheren Bürgerschule) bestandene Entlassungsprüfung erworben.

Coblenz, 15. November 1876. Das Königlische Provinzial-Schul-Collegium empfiehlt Schröter u. Thiele, Lessing's Hamburgische Dramaturgie, Halle 1877, und Cosack, Materialien zu Lessings Hamburgische Dramaturgie, Paderborn 1876.

Coblenz, 24. November 1876. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium verfügt Ausfall der ersten Morgenstunde am Allerseelentage.

Crefeld, 9. Dezember 1876. Der Praeses Curator, theilt mit, dass die getroffene Einrichtung wegen Ertheilung des Religionsunterrichtes an die altkatholischen Schüler von Seiten des Königlichen Provinzial-Schul-Collegiums genehmigt worden sei.

Coblenz, 9. Januar 1877. Bestätigung der Wahl des ordentlichen Lehrers Dr. Jansen aus Essen zum ordentlichen Lehrer der Realschule durch das Königliche Provinzial-Schul-Collegium.

Coblenz, 28. Januar 1877. Das Königliche Provinzial-Schul-Collegium setzt den 12. März als Termin für die mündliche Prüfung der Abiturienten fest.

D. Schulchronik.

Der Unterricht des verflossenen Schuljahres begann am Montag den 1. Mai 1876, nachdem in den letzten Tagen der Osterferien die Prüfung und Aufnahme der neu eintretenden Schüler stattgefunden. Wie vorausgesehen, zeigte sich das Bedürfniss, ausser der stark überfüllten Quarta auch die Ober-Tertia und für den Sommer wenigstens noch die Unter-Secunda in Parallel-Coeten zu theilen. In die beiden untersten Classen Quinta und Sexta wurden nur so viele Schüler aufgenommen, dass dieselben der Bestimmung der städtischen Patronatsbehörde gemäss keiner Theilung bedurften. Der hierdurch entstandenen Classenzahl entsprechend wurde das Lehrercollegium nach dem Ausscheiden des Dr. Hoelscher und in Voraussicht des Abganges des Herrn Breusing durch den Eintritt nur eines neuen Lehrers ergänzt, welcher die durch beide Lücken bedingte umfassende Lehrbefähigung besass, des Herrn Fr. v. Aschen, der bei Eröffnung des Schuljahres durch den Director in sein Amt eingeführt wurde. Derselbe ist am 8. Januar 1850 zu Hüllhorst, Regierungsbezirk Minden, geboren, auf dem Gymnasium zu Burgsteinfurt und den Universitäten Bonn und Berlin ausgebildet und bestand am 21. November 1874 zu Bonn sein Examen pro fac. doc. Das gesetzliche Probejahr legte er von Ostern 1875 bis Ostern 1876 ab an der Realschule zu Kiel.

Die Durchführung des Unterrichts im Sommer würde den schlimmsten Störungen ausgesetzt gewesen sein durch die noch fortdauernden Bauarbeiten, während deren sich abgesehen von dem für Lehrer und Schüler gleich nachtheiligen Staube und Durchzuge mancherlei Lärm und Unruhe nicht vermeiden liess, wenn es nicht dem Berichterstatter gestattet worden wäre, den wissenschaftlichen Unterricht aller Classen auf die Vormittage zusammenzuziehen und auf die Nachmittage nur Zeichen- und Schreibstunden zu legen. So wurde von 7—12 Vormittags anhaltend unterrichtet, mit Pausen zwischen jeden zwei Stunden, (von 5, 5, 20 und 10 Minuten), und dadurch nicht allein der gesammte Unterricht gedeckt, sondern auch dem in heissen Sommern unvermeidlichen Verluste durch Aussetzen des Nachmittagsunterrichtes an einzelnen Tagen vorgebeugt.

Im Herbst fand ein aussergewöhnlich starker Abgang von Schülern statt, zum Theil wohl, weil manche der nach der früheren Ordnung des Schuljahres im Herbst versetzten Schüler erst jetzt ihr Lernziel erreicht hatten.

Zur Abiturientenprüfung hatten sich die fünf älteren Oberprimaner gemeldet. Sie wurden sämmtlich zur schriftlichen Prüfung, und sodann auf Grund des befriedigenden Ausfalls der Arbeiten auch zur mündlichen Prüfung zugelassen. Die letztere fand am 31. Juli unter dem Vorsitze des von der vorgesetzten Behörde zum Königlichen Commissarius ernannten Directors statt und hatte das Ergebniss, dass allen Abiturienten das Zeugniss der Reife zuerkannt wurde.

1. Victor Ehlen aus Viersen, 19 Jahre alt, erhielt das Prädicat Gut und wird Techniker.
2. Arnold Grolman aus Düsseldorf, 18 Jahre alt, erhielt das Prädikat Genügend und wird Kaufmann.
3. Gerhard v. d. Herberg aus Crefeld, $18^1/_2$ Jahre alt, erhielt das Präd. Vorzüglich u. wird Kaufmann.
4. Hugo Korten aus Wesel, 21 Jahre alt, erhielt das Präd. Genügend und wird Architekt.
5. Emil Seyffardt aus Crefeld, 18 Jahre alt, erhielt das Prädikat Genügend und wird Kaufmann.

Die Schülerzahl der Unter-Secunda ermässigte sich so weit, dass nach dem Abgange des bisherigen Ordinarius des einen Parallel-Coetus Herrn Breusing die ganze Classe dem Ordinariate des Oberlehrers Dr. Soldan unterstellt werden konnte.

Am 12. August schloss das Sommer-Semester mit dem feierlichen Abschiede des Herrn Breusing und der Entlassung der Abiturienten und der übrigen abgehenden Schüler. Der Schluss fand eine Woche vor dem Termine statt, da die Fertigstellung des Anbaues dem Herrn Stadtbaumeister die freie Verfügung über die Räume des Schulhauses wünschenswerth machte.

Mit dem Anfange des Wintersemesters trat die Schule in den vollen Gebrauch der neugeschaffenen Räumlichkeiten, so dass sie jetzt nicht nur einen eigenen Zeichensaal besitzt, der allmälig mit geeigneten Zeichentischen versehen wird, sondern auch ein erweitertes chemisches Laboratorium, an welches ein eigenes chemisches Lehrzimmer stösst. Der physikalische Unterricht findet nicht mehr im physikalischen Cabinet statt, sondern in dem anstossenden Zimmer, das vorläufig noch zugleich als Classenlocal der Prima dient, bis durch weiteres Eingehen paralleler Classenabtheilungen Raum wird für ein eigenes Local der letzteren. Auch ein Lehrerzimmer ist wiederum eingerichtet worden, welches Jahre lang schmerzlich entbehrt worden war.

Ebenso ist eine neue Turnhalle auf dem Spielplatze der Realschule errichtet worden, welche im Rohbau fertig ist und für deren innere Einrichtung die nöthigen Massregeln getroffen sind. Hoffentlich

werden die Turnübungen der Schüler, welche bisheran noch auf Blumenthal stattfanden, in den neuen Räumen bald zu fröhlichem Betriebe gelangen. —

Im Winterhalbjahr musste die sich mehrende Zahl der Schüler römisch-katholischen Bekenntnisses für den Religionsunterricht in drei Abtheilungen getrennt werden, welche im Ganzen den oberen, mittleren und unteren Classen entsprechen. Auch für die Schüler aus der altkatholischen Gemeinde wurde ein Religionsunterricht in zwei wöchentlichen Stunden eingerichtet, an welchem auch die betreffenden Schüler des Progymnasiums und der Königlichen Provinzial-Gewerbeschule theilnehmen. Den Unterricht in den zwei Abtheilungen ertheilt der Pfarrer der altkatholischen Gemeinde, Herr Rabbertz, welcher, am 28. März 1840 zu Ginnik Kreis Düren geboren, auf dem Gymnasium zu Münstereifel und der Universität Bonn ausgebildet, am 29. August 1864 zum Priester geweiht, zunächst Caplan an der Münsterkirche zu Bonn war, sodann ein Jahr in Gürzenich bei Düren fungirte und im März 1872 seine hiesige Stellung übernahm.

Im Anfange November wurden die Zeugnisse sämmtlicher Schüler für das erste Halbjahr ausgestellt, da die Erfahrungen des an sich so kurzen und nun noch mehr verkürzten Sommers hierfür keine ausreichenden Anhaltspunkte geboten haben würden. Dagegen wurden im August und December in Fällen, wo es erforderlich schien, den Eltern nähere Mittheilungen über den Bildungsstand ihrer Söhne gemacht.

Vom 26. Februar bis 3. März wurden eingehende Prüfungen aller Classen in einer Reihe der wichtigsten Lehrgegenstände vor allen betreffenden Lehrern abgehalten (Montag Deutsch, Dienstag Latein, Mittwoch Englisch, Donnerstag Französisch, Freitag Geschichte und Geographie, Sonnabend Mathematik und Rechnen), welche zugleich ein deutliches Bild der Lehrgänge in den verschiedenen Fächern und des Standpunktes der einzelnen Classen gewährten.

Leider wurde, während im übrigen der Gesundheitszustand des Lehrercollegiums im Laufe des Schuljahres ein im Ganzen günstiger gewesen ist, der ord. Lehrer Herr Proescholdt am 26. Februar in dem Augenblicke, wo er die Prüfung seiner Classe abhielt, von einem plötzlichen Unwohlsein überfallen, in Folge dessen er noch krank danieder liegt.

Am 26. September verlor die Schule einen lieben, hoffnungsvollen Schüler, den Quintaner Arthur Lotz, 11 Jahre alt, durch einen unerwartet vorzeitigen Tod. Aehnlich war am 20. Februar 1875 in gleichem Alter und aus derselben Classe ein anderer lieber und talentvoller Knabe, Heinrich Ostermann, durch eine hitzige Krankheit in wenigen Tagen hinweggerafft worden*). Wie diesen, so hat auch jenen seine Classe, von ihren Lehrern geführt, zum Friedhofe geleitet und sein Grab mit Kränzen geschmückt.

Zwei Verluste stehen dem Lehrercollegium am Schlusse dieses Schuljahres bevor. Der Herr Dr. F. H. Rogivue, welcher seit dem 1. October 1872 als ordentlicher Lehrer im Fache des französischen Unterrichts an derselben gewirkt und sich durch seine Treue im Berufe, seine wissenschaftliche Tüchtigkeit und die trefflichen Eigenschaften seines Charakters ein freundliches Andenken bei seinen Mitarbeitern und seinen Schülern gesichert hat, wird an die höhere Töchterschule zu Strassburg übergehen. Zugleich wird der erste Oberlehrer der Anstalt, Herr W. Mink, welcher der Schule seit dem langen Zeitraume von 43 Jahren angehört, mit ihr Freude und Leid getragen, ihre ganze Entwicklung mit durchlebt und Tausende von Söhnen unserer Stadt, Hunderte ihrer geachtetsten jetzigen Bürger als seine Schüler vor sich gesehen und mit Liebe und Treue an ihrer Ausbildung gearbeitet hat, den bei heranrückendem Alter sich mehrenden Beschwerden des Lehramtes weichend sich in den wohlverdienten Ruhestand zurückziehen. Möge dem würdigen Manne ein heiterer Lebensabend beschieden sein, verschönt durch das Bewusstsein eines segensreichen Wirkens und durch den Dank derer, für die er gewirkt hat!

Zum Ersatz für den ausscheidenden Dr. Rogivue wurde vom Curatorium der jetzige Lehrer der Realschule zu Essen, Herr Dr. Jansen, zum ordentlichen Lehrer der hiesigen Realschule gewählt, welcher bereits die Bestätigung der vorgesetzten Behörde empfangen hat und zu Ostern seine Thätigkeit beginnen wird.

Ein fernerer Beschluss des Curatoriums, der als Antrag bei der Stadtverordneten-Versammlung eingebracht auch deren Genehmigung fand, regulirte die Lehrergehälter an der Realschule derart, dass mit Zugrundelegung von zehn etatsmässigen Stellen für Oberlehrer und ordentliche wissenschaftliche Lehrer die Summe der untereinander sich abstufenden Gehälter den Betrag des Normaletats und der für Städte II. Classe festgestellten Wohnungszuschüsse darstellt, den Elementarlehrern an der Realschule und Vorschule

*) Durch ein Versehen im vorigen Programm nicht erwähnt.

dagegen, neben einem Aequivalent für die freie Dienstwohnung der städtischen Hauptlehrer, ein gleiches Gehalt wie den letzteren unter Berücksichtigung des Dienstalters zuerkannt wurde.

Am 12. März fand unter dem Vorsitze des Herrn Provinzial-Schulrathes Dr. Hoepfner das Abiturientenexamen statt; alle vier Oberprimaner erhielten das Zeugniss der Reife.

1. Julius von Biere aus Lübbecke, 18 Jahre alt, mit dem Praed. Gut, studirt Mathematik u. Physik.
2. Ernst Reifenberg aus Crefeld, 17½ Jahre alt, mit dem Praedicat Genügend, wird Kaufmann.
3. Walther Schauenburg aus Crefeld, 18 Jahre alt, mit dem Praed. Vorzüglich, wird Jurisprudenz stud.
4. Hermann Wallerstein aus Crefeld, 18 Jahre alt, mit dem Praedicat Gut, wird Philologie studiren.

Schauenburg wurde auf Grund der schriftlichen Arbeiten und der Classenleistungen von der mündlichen Prüfung entbunden.

Am 16. März wurden die Obersecundaner in der vorgeschriebenen Weise behufs Feststellung ihrer Reife zur Versetzung nach Prima geprüft.

Am 22. März beging die Schule in einem feierlichen öffentlichen Act den 81. Geburtstag Sr. Majestät des Kaisers und Königs. Die Festrede, welche Herr Rodenbusch hielt, hatte den ruhmwürdigen Vorfahren des gefeierten Herrschers, König Friedrich Wilhelm I., den Vater Friedrich's des Grossen, zum Gegenstande. Die Feier begann und endete mit dem Vortrage ausgewählter vaterländischer Lieder.

E. Geschenke.

Für die naturgeschichtliche Sammlung schenkte der Primaner Schroeder ein grosses Wespennest der Vespa media (de Geer), der Obertertianer Scheidt eine Ringelnatter, eine Blindschleiche, zwei Seesterne und ein Seepferdchen, ein Ungenannter eine Taenia Solium.

Für die Wittwen- und Waisenkasse des Lehrercollegiums der Realschule wurde dem Berichterstatter durch Herrn L. F. Seyffardt nach dem Abgange seines Sohnes, des oben erwähnten Abiturienten Emil Seyffardt, der Betrag von 150 Mark übergeben. Der Abiturient Arn. Grolman verehrte der Bibliothek ein schönes Exemplar des Atlas Historique, 3 voll. fol. Amst. 1705. Herzlichen Dank für diese Gaben im Namen der Schule!

F. Schulbücher.

Prima: *Hagenbach* Leitfaden, *Schauenburg und Hoche*, *Löhbach's* Chrestomathie, *Ploetz* Man. u. Nouv. Gramm. franç., *Gantter*, *Andrae*, *v. Sydow* Atlas, *Koppe*, *Evers*, *Mink*, *Koppe*, *Köhler* Logar., *Erk* Sängerhain.

O. Secunda: *Bibel*, *Gesangbuch*, *Schauenburg und Hoche*, *Löhbach*, *Siberti*, *Meiring*, *Ploetz* Man. u. Gramm. II., *Gantter I.*, *Plate II.*, *Andrae*, *v. Klöden*, *v. Sydow* Atlas, *Leunis* 3 Theile, *Koppe*, *Evers*, *Mink*, *Koppe*, *Köhler* Logar., *Erk*.

U. Secunda: *Bibel*, *Gesangbuch*, *Hopf und Paulsiek*, *Caesar*, *Siberti*, *Spiess*, *Ploetz* Man. u. Gramm. II., *Gantter I.*, *Plate II.*, *Andrae*, *v. Klöden*, *v. Sydow* Atlas, *Leunis*, 3 Theile, *Koppe*, *Köhler* Logar., *Schellen*, *Erk*.

O. Tertia: *Bibel*, *Gesangbuch*, *Hopf u. Paulsiek*, *Caesar*, *Siberti*, *Meiring*, *Plötz II.*, *Plate I.*, *Andrae*, *v. Klöden*, *v. Sydow*, Atlas, *Leunis* II. u. III. Theil, *Evers*, *Mink*, *Koppe*, *Schellen*, *Erk*.

U. Tertia: *Bibel*, *Gesangbuch*, *Hopf und Paulsiek*, *Caesar*, *Siberti*, *Scheele II.*, *Ploetz II.*, *Plate I.*, *Andrae*, *v. Klöden*, *v. Sydow* Atlas, *Leunis* I. u. II. Theil, *Mink*, *Koppe*, *Schellen*, *Erk*.

Quarta: *Bibel*, *Gesangbuch*, *Hopf und Paulsiek*, *Scheele II.*, *Ploetz II.*, *Welter* a. G., *v. Klöden*, *v. Sydow* Atlas, *Leunis* I. u. II. Theil, *Mink*, *Koppe*, *Schellen*, *Erk*.

Quinta: *Schumacher* bibl. Historien, *Hopf und Paulsiek*, *Scheele I.*, *Ploetz I.*, *Welter* m. G., *v. Klöden*, *v. Sydow* Atlas, *Leunis* I. u. II. Theil, *Schellen*, *Erk*.

Sexta: *Schumacher* bibl. Historien, *Hopf und Paulsiek*, *Scheele I.*, *Welter* a. G., *v. Sydow* Atlas, *Lüben*, *Koch IV.*, *Erk*.

Vorschule A.: *Schumacher* bibl. Historien, *Hopf und Paulsiek* für Octava, *Koch II.*

Vorschule B.: *Schumacher* bibl. Historien, *Hopf und Paulsiek* für Octava, *Koch I.*

Vorschule C.: *Schumacher* bibl. Historien, Fibel von *Haester*, Lesebuch von *Lüben und Nacke II.* *Crefelder Rechenfibel*.

G. Statistische Uebersicht.

Schülerzahl Ostern 1876 bis Ostern 1877.

Schülerzahl in	Ob. I.	U. I.	Ob. II.	U. II.	Ob. III.	U. III.	IV.	V.	VI.	Sa.	Vorschule A.	Vorschule B.	Vorschule C.	Sa.	Sa. Tot.
I. Uebergang Ostern 1876:															
a. Schlussfrequenz Ostern 1876:	6	6	16	36	45	53	45	69	49	325	36	20	56	112	437
Versetzt und abgegangen	1	2	0	9	2	5	0	3	2	24	3	0	0	3	27
„ „ gestiegen	0	4	9	11	26	39	32	52	35	208	27	20	43	90	298
Nicht versetzt und abgegangen	0	0	4	2	6	2	4	2	2	22	0	0	1	1	23
Nicht versetzt und geblieben	5	0	3	14	11	7	9	12	10	71	6	0	12	18	89
Gestiegen s. o.	4	9	11	26	39	32	52	35	27	235	20	43	0	63	298
b. Bestand vom vorigen Schuljahr	9	9	14	40	50	39	61	47	37	306	26	43	12	81	387
Neu aufgenommen	0	0	0	1	1	3	16	1	15	37	6	0	14	20	57
c. Anfangsfrequenz April 1875	9	9	14	41	51	42	77	48	52	343	32	43	26	101	444
II. Veränderungen im Schuljahr:															
Im Sommer Abgang	0	0	1	1	0	0	0	1	0	3	0	1	0	1	4
„ „ Zugang	0	0	0	0	0	1	0	1	0	2	0	0	0	0	2
a. Bestand Ende des Sommers	9	9	13	40	51	43	77	48	52	342	32	42	26	100	442
Im Herbst Abgang	5	3	5	8	2	3	4	1	4	35	1	1	0	2	37
„ „ Zugang	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	3	0	3	4
b. Bestand Anfang des Sommers	4	6	8	32	49	40	73	47	49	308	31	44	26	101	409
Im Winter Abgang	0	0	0	0	0	2	1	1	0	4	0	0	0	0	4
„ „ Zugang	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Schlussfrequenz Ostern 1877	4	6	8	32	49	38	72	46	49	304	31	44	26	101	405
III. Gesammtfrequenz:															
a. Im Sommer	9	9	14	41	51	43	77	49	52	345	32	43	26	101	446
b. Im Winter	4	6	8	32	49	40	73	47	49	308	31	44	26	101	409
c. im ganzen Schuljahre	9	9	14	41	51	43	77	49	53	346	32	46	26	104	450
IV. Heimath:															
a. Einheimische	5	8	8	32	44	41	69	46	52	295	31	43	26	100	395
b. Auswärtige	4	1	6	8	5	2	7	3	1	37	1	1	0	2	39
c. Ausländer	0	0	0	1	2	0	1	0	0	4	0	2	0	2	6
V. Confession:															
a. Evangelisch	5	5	11	27	36	26	41	31	27	209	20	30	18	68	277
b. Mennonitisch	1	1	1	4	0	2	4	3	2	18	2	6	0	8	26
c. Katholisch	1	3	2	8	6	5	24	9	16	74	6	5	4	15	89
d. Israelitisch	2	0	0	2	9	10	8	6	8	45	4	5	4	13	58
VI. Alter am 1. October 1876:															
a. Ueber 14 Jahre alt	9	9	14	40	39	20	13	4	0	148	0	0	0	0	148
b. Unter 14 Jahre alt	0	0	0	1	12	23	64	45	53	198	32	46	26	104	302
c. Durchschnittsalter	18.4	17.2	16.7	16.3	14.11	13.10	12.8	11.10	10.6	13.6	8.11	8	7	8	12.2

Verzeichniss sämmtlicher Schüler, welche im Laufe des Schuljahres 1876—1877 die Realschule besuchten.

— nur im Sommer. — nur im Winter.

Ober-Prima.

1. *Ehlen, Victor, aus Viersen.
2. *Grolman, Arnold, a. Düsseldorf.
3. *v. d. Herberg, Gerh.
4. *Korten, Hugo, aus Wesel.
5. *Seyffardt, Emil.
6. v. Biere, Julius, aus Lübbecke.
7. Reifenberg, Ernst.
8. Schauenburg, Walth.
9. Wallerstein, Herm.

Unter-Prima.

10. *Audojer, Paul.
11. *Breuer, Franz, aus Uerdingen.
12. Engelmann, Walth.
13. Gussoni, Max.
14. Gussoni, Ludwig.
15. Heilmann, Max.
16. te Neues, Heinrich.
17. Schröder, Eduard.
18. *Vetter, Ernst.

Ober-Secunda.

19. Schmitz, Wilhelm.
20. *Seyffardt, Ernst.
21. *Welter, Carl.
22. Büsing, Adolf, aus Hamburg.
23. *Carroux, Arthur, a. Neuss.
24. Halfmann, Robert.
25. *Hauser, Richard.
26. Hild, Joseph, aus Brüggen.
27. Jentges, Wilhelm.
28. *Mink, Heinrich.
29. Reinhertz, Carl, a. Xanten.
30. Schmodginski, Mor., aus Issum.
31. Storck, Adolf.
32. *Symons, Hugo, aus Kaldenkirchen.

Unter-Secunda.

33. Altgelt, Carl.
34. Fink, Joseph.
35. *Heimendahl, Max.
36. v. d. Herberg, Carl.
37. Jaendges, August.
38. *Kriens, Eugen.
39. v. Lumm, Max.
40. *Mottau, Walther.
41. *Oster, Gustav, aus Xanten.
42. Risler, Conrad.
43. Schürmann, August.
44. v. d. Steinen, Wilh., aus Viersen.
45. Tilmes, Walther.
46. Welter, Eugen.
47. v. Beckerath, Rud.
48. Biermann, Gustav.
49. Blasberg, Arthur.
50. *Boekemann, Adolf.
51. Bruckmann, David.
52. Ebeling, Albert.
53. Geib, Friedrich.
54. Hafels, Alexander.
55. *Heeder, Oscar.
56. Herffs, August, aus Heinsberg.
57. Heymann, Friedrich, aus Eckenhagen.
58. Hox, Ignaz.
59. Jennen, Johann, a. Hüls.
60. Kalker, Max, aus Willich.
61. Kannengiesser, Rich.
62. Kottmann, Ant., aus Wevelinghofen.
63. Reusch, Hermann.
64. Roth, Gustav.
65. Schnitzler, Carl.
66. *Schröder, Ernst.
67. Seywald, Ernst,
68. *Türstig, Otto, aus Arnheim.
69. Vanasse, Wilhelm.
70. Wallbrecher, Paul.
71. *Weingarten, Carl.
72. Zimmermann, Friedr.
73. Malthan, Friedrich, aus Deuz.

Ober-Tertia.

74. Bretthal, Heinrich.
75. Campbell, Max.
76. Kohn, Albert.
77. Kühler, Hermann
78. Neupert, Emil.
79. Pohle, Georg.
80. Reymann, Carl.
81. Schütz, Ferdinand.
82. Seyffardt, Fritz.
83. Thyssen, Arthur.
84. Voselsang, Max.
85. Alterhoff, Carl.
86. Andriessen, Adolf.
87. Bayerle, Max.
88. *Behr, Ludwig.
89. Bitter, Peter.
90. Bretthal, Wilhelm.
91. Bretthal, Max.
92. Bussien, Wilhelm.
93. Cain, Moritz, aus Geldern.
94. Davids, David.
95. Engelmann, Otto.
96. Gerpott, Carl.
97. Girmes, Dietrich, aus Oedt.
98. Goldbach, Eduard.
99. Graessner, Alfred.
100. Guilleaume, Theod., aus Cöln.
101. Haasen, Hermann.
102. Heilmann, Felix.
103. Hollender, Georg.
104. Hox, Albert.
105. Königs, Adolf.
106. Krüll, Ferdinand.
107. Lehmann, Bernh.
108. Leven, Otto.
109. Noelle, Rudolf, a. Dortmund.
110. Philippsthal, Ernst.
111. Philippsthal, Oscar.
112. Scheidt, Wilhelm.
113. v. Scheven, Carl.
114. Schmidt, Wilhelm.
115. Schmitz, Leo.
116. Schütz, Carl.
117. Simon, Theodor, aus Kirn.
118. Spindler, Carl.
119. Stader, Emil.
120. Toll, Wilhelm.
121. Türstig, Paul, aus Arnheim.
122. Wallbrecher, Wilh.
123. Winkler, Eugen.
124. *Catz, Benno, aus Venlo.

Unter-Tertia.

125. Fay, Otto.
126. Fries, Heinrich.
127. Geller, Johannes.
128. Höninghaus, Arth.
129. *Jansen, Albert.
130. Schnellen, Johann.
131. Schüren, Heinrich.
132. Alterhoff, Ernst.
133. Andriessen, Gustav.
134. Backhaus, Fritz.
135. Biermann, Wilh.
136. Blankenstein, Max.
137. Büsing, Eduard, aus Hamburg
138. David, Fritz.
139. Goffart, Eduard.
140. Greven, Matthias.
141. Heidenreich, Jos.
142. Heimendahl, Ludw.
143. Heydweiller, Fritz.
144. Heymann, Eduard.
145. Heymans, Otto.
146. Huenges, Eduard.
147. v. Kempen, Emil.
148. Kobbe, Carl.
149. *Leven, Emil.
150. Leven, Leonhardt.
151. Lucas, Eugen.

152. v. Lumm, Carl.
153. Nellen, Heinrich.
154. Reissner, Hermann.
155. Remkes, Otto.
156. Roth, Emil.
157. Schmitz, Sigism., aus Königshofen.
158. Spindler, Arthur.
159. Thurmann, Fritz.
160. *Tillmans, Heinr.
161. Vetter, Paul.
162. Voss, Hugo.
163. Weyer, Aurel.
164. Meder, Gustav.
165. Oppenheimer, Alex.
166. Spier, Siegfried.
167. Braun, Ludwig.

Quarta.

168. Adam, Carl.
169. Altgelt, Hermann.
170. *Bayerle, Alexand.
171. David, Paul.
172. Frings, August.
173. Heilmann, Paul.
174. Peters, Ernst.
175. Wansleben, Arth.
176. Wefers, Emil.
177. Andriessen, Ernst.
178. Andriessen, Walth.
179. Backhaus, Alex.
180. Backhaus, Rudolf.
181. Barnscheid, Fritz.
182. v. Beckerath. Rob.
183. Behr, Benjamin.
184. Carstanjen, Paul.
185. Cohen, Moritz.
186. Dommes, Carl.
187. Ebeling, Gustav
188. Evers, August.
189. Geldmacher, Fritz.
190. Gerpott, Hans.
191. Gobbers, Wilhelm.
192. de Greiff, Fritz.
193. Hecker, Fritz.
194. Heilgers, Adolf.
195 *Hertz, Max, aus Goch.
196. Herzberger, Julius.
197. Holthausen, Emil.
198. Jacobs, Adolf.
199. Jacobs, Max .
200. Jentges, Rudolf.
201. Joebges, Hugo.
202. Kannengiesser, C.
203. Kohn, Carl.
204. Kremer, Wilhelm.
205. Krafft, Ludwig.
206. Krüger, Ernst.
207. Lehmann, Max.
208. Leven, Adolf.
209. Loeh, Wilhelm.
210. Lotz, Adolf.
211. Meyer, Adolf.
212. Ophüls, Carl.
213. Pardun, Fritz.
214. Peltzer, Wilhelm.
215. Pfaff, Albert.
216. Pohle, Johannes.
217. Prinz, Heinrich.
218. Pultrich, Ernst.
219. *Remkes, Alex.
220. Rubensohn, Isidor.
221. Rueben, Hermann.
222. Schehl, Wilhelm.
223. v. Scheven, Paul.
224. *Schütz, Otto.
225. Stader, Carl.
226. Thomas, Max.
227. Weinfurth, Carl.
228. Winters, Emil.
229. Zillessen, Ernst.
230. Bacher, Franz, aus Osterath.
231. Bechem, Carl.
232. Beckmann, Herm.
233. Bröckermann, Hch., aus Mülheim.
234. Dyckmans, Wilh.
235. Edeler, Heinrich, aus Bockum.
236. Ferreira, Luiz, a. Maranhaô.
237. Goertz, Wilhelm, aus St. Tönis.
238. Gommersbach, W.
239. Haselhoff, Bernh.
240. Platen, Heinrich.
241. Raves, Rudolf, aus St. Tönis.
242. Schmitz, Heinrich.
243. Terheggen, Joh.
244. Wichterich, Heinr., aus St. Tönis.

Quinta.

245. Biermann, August.
246. Bredow, Max.
247. Dörner, Fritz.
248. de Greiff, Wilhelm.
249. Hennes, Wilhelm.
250. Hollender, Richard.
251. Leven, Arthur.
252. Mink, Hugo.
253. Nolting, Robert.
254. Rohde, Albert.
255. Rossmühlen, Rud.
256. Roth, Eduard.
257. Welter, Otto.
258. Achternbusch, C.
259. Alterhoff, Richard.
260. v. Beckerath, Alfr.
261. v. Beckerath, Raym.
262. Bovenschen, Wilh.
263. Büschgens, Adolf.
264. Cohn, Gustav, aus Kaldenhausen.
265. Davids, Julius.
266. Davids, Max.
267. Dengler, Wilhelm.
268. Ewald, Carl.
269. Funcke, Heinrich.
270. Greven, Johannes.
271. Grodczinski, Moses.
272. Heimendahl, Alfred.
273. Herzmann, Joseph.
274. Kamp, Adolf.
275. Kirschgens, Wilh.
276. Klinge, Friedrich.
277. *Lotz, Arthur.
278. Marcus, Philipp.
279. Mink, Rudolf.
280. Ophüls, Gustav.
281. Römer, Rudolf.
282. Schnütgen, Carl.
283. Schwers, Carl.
284. v. d. Sloot, Adrian.
285. Stratmann, Fritz.
286. Suckow, Edmund.
287. Thurm, Victor.
288. Voorgang, Johann.
289. Wefers, Gustav.
290. Willner, Joseph, aus Grefrath.
291. Winkler, Arthur.
292. Hoeh, Richard, aus St. Tönis.
293. Braun, Gustav.

Sexta.

294. Brabender, Carl.
295. Buchholtz, Heinr.
296. Deuss, Fritz.
297. Hafels, Max.
298. Königs, Emil.
299. Ostermann, Gustav.
300. *Retzke, Otto.
301. Streithoff, Albert.
302. Vollmeyer, Robert.
303. Wefers, Albert.
304. Dengler, Adolf.
305. Finck, Franz.
306. Genniges, Emil.
307. Grau, Carl.
308. Grodczinski, Rub.
309. Haasen, Wilhelm.
310. *Junkers, Ernst.
311. Kiesenthal, Wilh.
312. Klinge, Franz.
313. Kniffler, Carl.
314. Krumm, Max.
315. v. d. Leyen, Conrad.
316. Molenaar, Gustav.
317. Müller, Arthur.
318. Philippsthal, Rich.
319. Puller, Gustav.
320. *Rueben, Robert.
321. Schäfer, Wilhelm.
322. Schmitz, Hermann.
323. Schrick, Carl.
324. ter Schüren, Carl.
325. *Schütz, Fritz.
326. Stern, Sigmund.
327. Storck, Emil.
328. Suckow, Alexander.
329. Vanneste, Carl.
330. Wanders, Herm.
331. Fervers, M., St. Tön.
332. Goeres, Hugo.
333. Herzberger, Sigm.
334. Kamp, Michael.
335. Kamper, Arthur.
336. Kirdorf, Johannes.
337. Krüll, Georg.
338. Lankes, Friedrich.
339. v. d. Linde, Heinr.
340. Mertens, Wilhelm.
341. Neupert, Wilhelm.
342. Oppenheimer, Jul.
343. Oppenheimer, Max.
344. Schmitz, Arthur.
345. Sigmann, Carl.
346. *Eckner, Robert.

Vorschule A.

1. de Greiff, Alfred.
2. de Greiff, Walther.
3. Jacobs, Friedrich.
4. Kamp, Gustav.
5. Möller, Max.
6. Schwers, Oscar.
7. Altgelt, Carl.
8. Altgelt, Ernst.
9. Boley, Max.
10. Burkart, Wilhelm.
11. Cords, Walther.
12. David, Edmund.
13. Franzen, Max.
14. Goll, Max.
15. Hammacher, Wilh.
16. Leven, Carl.
17. v. d. Linde, Arth.
18. Peters, Carl.
19. Rode, Carl.
20. Römer, Otto.
21. Rüdenberg, Alfred.
22. Schmidt, Hermann.
23. Schneider, Friedr.
24. Sigfrid, Carl.
25. Thomas, Gustav.
26. Welter, Adolf.
27. Blankenstein, Ernst.
28. Boventer, Wilhelm.
29. Geller, Carl.
30. Kühler, Hugo.
31. *Schindler, Anton, aus Emmendingen.
32. Streithoff, Eduard.

Vorschule B.

33. Ascherfeld, Adolf.
34. Bausch, Friedrich, aus Königshof.
35. Becker, August.
36. v. Beckerath, Rob.
37. Bossardt, Sigwart.
38. Brüggemann, Paul.
39. Buchner, Otto.
40. Davids, Sigfrid.
41. v. Elten, Emil.
42. Engels, Caspar.
43. Gerpott, Heinrich.
44. Goll, Emil.
45. de Greiff, Eugen.
46. de Greiff, Robert.
47. Lehanne, Fritz.
48. Heimendahl, Alex.
49. Herzberger, Max.
50. Himstedt, Fritz.
51. Jentges, Otto.
52. Kaufmann, Carl.
53. Königs, August.
54. Königs, Carl.
55. Königsberger, Ernst
56. *Kühnen, Ernst.
57. Michels, Carl.
58. Mottau, Ernst.
59. Müller, Wilhelm.
60. Ondereyck, Ludw.
61. *Palmers, Heinr.
62. Peltzer, Max.
63. Pickhardt, Julius.
64. Remelé, Carl.
65. Ruhland, Eduard.
66. Schäfer, Julius.
67. Schroers, Hermann.
68. ter Schüren, Wilh.
69. Stüttgen, Joseph.
70. Tenhompel, Otto.
71. Thomas, Max.
72. Thurm, Georg.
73. Vitz, Heinrich.
74. Voss, Max.
75. Winnertz, Peter.
76. Ferreira,* João, aus Maranhaô.
77. Hemken,* Ernst, a. London.
78. Schneider,* Alfred.

Vorschule C.

79. Bovenschen, Peter.
80. Kamp, Wilhelm.
81. Klemme, Gustav.
82. Klinge, Ernst.
83. Kohn, Arthur.
84. Kohn, Otto.
85. Kreutler, Hermann.
86. Prinz, Carl.
87. Schehl, Hugo.
88. Schiffer, Adolf.
89. Stüttgen, Fritz.
90. Zillessen, Otto.
91. Biermann, Emil.
92. Herzberger, Leop.
93. Königsberger, Paul.
94. Kowes, Ernst.
95. Launhardt, Wilh.
96. Oppenheimer, Ernst.
97. Peltzer, Paul.
98. Peters, Georg.
99. Ruhland, Max.
100. Schmaldt, Wilhelm.
101. Schneider, Rudolf.
102. Voss, Moritz.
103. Wanders, Hugo.
104. Carow, Heinrich.

H. Anordnung der Schlussprüfung.

Montag, den 26. März.

Vormittags 8—12 Uhr.

Vorschule C.: Rechnen und Lesen. Weiss.
Vorschule B.: Deutsch und Rechnen. Merker.
Vorschule A.: Deutsch und Rechnen. v. d. Thüsen.
Sexta: Geographie. Stader.
Quinta: Latein. Soldan.

Nachmittags 3—6 Uhr.

Quarta A. und B.: Mathematik. Holtzheuer. Französisch. v. Aschen.
Unter-Tertia: Latein. Rodenbusch.
Ober-Tertia A.: Französisch. Rogivue.
Ober-Tertia B.: Englisch. Quossek.

Dienstag, den 27. März.

Vormittags 8—10 Uhr.

Unter-Secunda: Mathematik. Evers.
Ober-Secunda: Latein. Schwabe.
Prima: Mathematik. Mink.

Ende der öffentlichen Prüfung.

Vormittags 11 Uhr versammeln sich die Schüler, um ihre Zeugnisse und das Urtheil über ihre Versetzungsfähigkeit zu empfangen. Entlassung der scheidenden Lehrer sowie der Abiturienten und der übrigen abgehenden Schüler.

Das neue Schuljahr wird Sonnabend 14. April eröffnet mit der Anmeldung, Prüfung und Aufnahme der neuen Schüler; am Montag den 16. April Morgens 8 Uhr beginnt der Unterricht.

Zur Aufnahme in die Anfängerclasse der Vorschule sind durchaus keine Vorkenntnisse zu wünschen. Zur Aufnahme in die Sexta ist erforderlich: Geläufigkeit im Lesen deutscher und lateinischer Druckschrift; eine leserliche und reinliche Handschrift; Fertigkeit, Dictirtes ohne grobe orthographische Fehler nachzuschreiben; Sicherheit in den vier Grundrechnungsarten mit gleich benannten Zahlen; in der Religion einige Bekanntschaft mit den Geschichten des alten und neuen Testaments, sowie (bei den evangelischen Schülern) mit Bibelsprüchen und Liederversen. Ueber das geeignete Lebensalter für den Eintritt in die Vorschule und Realschule s. pag. 37, (wo Z. 3 der Erläut. Vorschule zu lesen ist).

Bei der Anmeldung ist Schulzeugniss und Impfschein vorzulegen, bei Knaben über 12 Jahre auch der Nachweis der Revaccination.

Im Anschluss an die Bemerkung, welche höherer Verfügung zufolge den Schluss des vorjährigen Programmes bildete und das Maasshalten hinsichtlich der schriftlichen Arbeiten der Schüler betonte, und zugleich zur Ergänzung derselben glaubt die unterzeichnete Direction darauf hinweisen zu müssen, dass es für eine gedeihliche sittliche und wissenschaftliche Entwicklung der Schüler von durchgreifender Wichtigkeit ist, wenn sie sich gewöhnen, bestimmte Arbeitsstunden fest einzuhalten, die Schularbeiten nicht bloss für den folgenden Tag, sondern soweit es überhaupt angeht, zunächst sorgfältig und selbstständig zu erledigen und den Rest der Arbeitszeit, die für diesen Zweck sich nach Umständen und nach dem Standpunkte der Einzelnen ausdehnen lässt, zu den Wiederholungen zu verwenden, ohne welche ein gründliches Weiterarbeiten unmöglich ist. Dass Wirthshausbesuch der Schüler unstatthaft ist, besagt die Schulordnung; wie zerrüttend er auf das Pflichtgefühl und das gesammte leibliche und geistige Gedeihen Unerwachsener einwirkt, bedarf keines Nachweises. Mässigkeit und Vermeidung jedes Vorgreifens in die Genüsse Erwachsener haben sich allzeit bewährt als Grundbedingung einer richtigen Jugenderziehung. Möge der Jugend unserer Stadt und unseres Volkes durch Zusammenwirken aller Wohlgesinnten solcher Segen gegönnt sein!

Dr. E. Schauenburg.

H. Anordnung der Schlussprüfung.

Montag, den 26. März.

Vormittags 8—12 Uhr.

Vorschule C.: Rechnen und Lesen. Weiss.
Vorschule B.: Deutsch und Rechnen. Merker.
Vorschule A.: Deutsch und Rechnen. v. d. Thüsen.
Sexta: Geographie. Stader.
Quinta: Latein. Soldan.

Nachmittags 3—6 Uhr.

Quarta A. und B.: Mathematik. Holtzheuer. Französisch. v. Aschen.
Unter-Tertia: Latein. Rodenbusch.
Ober-Tertia A.: Französisch. Rogivue.
Ober-Tertia B.: Englisch. Quossek.

Dienstag, den 27. März.

Vormittags 8—10 Uhr.

Unter-Secunda: Mathematik. Evers.
Ober-Secunda: Latein. Schwabe.
Prima: Mathematik. Mink.

Ende der öffentlichen Prüfung.

Vormittags 11 Uhr versammeln sich die Schüler, um ihre Zeugnisse und das Urtheil über ihre Versetzungsfähigkeit zu empfangen. Entlassung der scheidenden Lehrer sowie der Abiturienten und der übrigen abgehenden Schüler.

Das neue Schuljahr wird Sonnabend 14. April eröffnet mit der Anmeldung, Prüfung und Aufnahme der neuen Schüler; am Montag den 16. April Morgens 8 Uhr beginnt der Unterricht.

Zur Aufnahme in die Anfängerclasse der Vorschule sind durchaus keine Vorkenntnisse zu wünschen. Zur Aufnahme in die Sexta ist erforderlich: Geläufigkeit im Lesen deutscher und lateinischer Druckschrift; eine leserliche und reinliche Handschrift; Fertigkeit, Dictirtes ohne grobe orthographische Fehler nachzuschreiben; Sicherheit in den vier Grundrechnungsarten mit gleich benannten Zahlen; in der Religion einige Bekanntschaft mit den Geschichten des alten und neuen Testaments, sowie (bei den evangelischen Schülern) mit Bibelsprüchen und Liederversen. Ueber das geeignete Lebensalter für den Eintritt in die Vorschule und Realschule s. pag. 37, (wo Z. 3 der Erläut. Vorschule zu lesen ist).

Bei der Anmeldung ist Schulzeugniss und Impfschein vorzulegen, bei Knaben über 12 Jahre auch der Nachweis der Revaccination.

Im Anschluss an die Bemerkung, welche höherer Verfügung zufolge den Schluss des vorjährigen Programmes bildete und das Maasshalten hinsichtlich der schriftlichen Arbeiten der Schüler betonte, und zugleich zur Ergänzung derselben glaubt die unterzeichnete Direction darauf hinweisen zu müssen, dass es für eine gedeihliche sittliche und wissenschaftliche Entwicklung der Schüler von durchgreifender Wichtigkeit ist, wenn sie sich gewöhnen, bestimmte Arbeitsstunden fest einzuhalten, die Schularbeiten nicht bloss für den folgenden Tag, sondern soweit es überhaupt angeht, zunächst sorgfältig und selbstständig zu erledigen und den Rest der Arbeitszeit, die für diesen Zweck sich nach Umständen und nach dem Standpunkte der Einzelnen ausdehnen lässt, zu den Wiederholungen zu verwenden, ohne welche ein gründliches Weiterarbeiten unmöglich ist. Dass Wirthshausbesuch der Schüler unstatthaft ist, besagt die Schulordnung; wie zerrüttend er auf das Pflichtgefühl und das gesammte leibliche und geistige Gedeihen Unerwachsener einwirkt, bedarf keines Nachweises. Mässigkeit und Vermeidung jedes Vorgreifens in die Genüsse Erwachsener haben sich allzeit bewährt als Grundbedingung einer richtigen Jugenderziehung. Möge der Jugend unserer Stadt und unseres Volkes durch Zusammenwirken aller Wohlgesinnten solcher Segen gegönnt sein!

Dr. E. Schauenburg.